

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnement (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois):
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sont payables en tout état de cause.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LA JONCTION RUSSO-BRITANNIQUE EN MÉSOPOTAMIE



COLONNE RUSSSE DE L'ARMÉE DU G^{AL} BARATOFF



LE TIGRE A KUT-EL-AMARA



LE G^{AL} GORRINGE



BATTERIE TURQUE EN ACTION DANS LA RÉGION DE KUT-EL-AMARA

Un récent communiqué anglais avait annoncé qu'un audacieux raid de cosaques était parvenu jusqu'aux lignes britanniques, en Mésopotamie. Le communiqué russe d'hier fait savoir que la jonction est faite, en aval de Kut-el-Amara, sur le Tigre, entre les forces anglaises du général Gorringle et les troupes russes du général Baratoff.

LA LEÇON DU PASSÉ

1869-1913

Les hommes de mon âge, mêlés ou non aux affaires publiques, ont la possibilité de comparer 1869 et 1913, ces deux années situées dans l'histoire à peu près de la même façon, à la veille d'un même grand conflit. Car les quarante-quatre ans d'intervalle entre ces deux dernières guerres franco-allemandes doivent être considérés comme un armistice. Ils en ont le caractère inquiet et instable.

1869... trois ans après Sadowa, où la Prusse, les armes à la main, se préparait son allié d'aujourd'hui. Du côté allemand, la volonté bien arrêtée de saisir le premier prétexte pour abattre « l'orgueilleuse France ». Un homme fertile en ruses, dur réaliste, de la grande école, mais portant en lui ce je ne sais quoi d'inachevé, d'engagé qui caractérise le Germain à travers l'histoire : Bismarck. Un souverain dominé par cet homme, dont il avait reconnu la supériorité, qui l'avait aidé à mater les résistances parlementaires. Un chef d'armées de soixante-dix-huit ans, mais ayant déjà fait ses preuves et ponctuellement obéi : de Moltke. Du côté français, la plus dangereuse des constitutions, à notre avis du moins, qui n'est pas celle d'un énergumène : l'empire libéral. Un doctrinaire de cette constitution, vain, léger et bavard jusqu'à la puérilité : Emile Ollivier. Un chef sans aucune des qualités qui font le chef, débonnaire mais aveugle, passionné pour l'unification de ses rivaux ou ennemis éventuels, ignorant à la fois des hommes et des circonstances : Napoléon III. Une opposition hargneuse et calquée dans ses défauts et ses erreurs sur ceux qu'elle voulait bousculer, au prix même de la nation.

Quant à la société de ce temps-là, sa frivolité, sa dissipation, son inconsistance dépassent encore ce qu'on en a dit. Il faut lire dans les journaux de l'époque les comptes rendus mirobolants des soirées chez la Paiva, par exemple, où se traînaient le quel-apens de 70, pour être fixé. La Prusse avait la partie belle. Les quelques clairvoyants de cette époque étaient négligés ou tournés en dérision. Les agents politiques et financiers de Bismarck travaillaient, en quelque sorte à découvert, une matière veule et sans résistance ni méfiance. Aucun des dirigeants français ne voulait croire à la guerre prochaine.

1913... Une atmosphère, chez nous, de plaisir et de luxe analogue à celle de 1869, quant aux théâtres, aux soupers, au monde de la fête, et de quelle triste fête ! De tragiques événements, analogues à ceux des dernières années de l'Empire. Une méconnaissance extraordinaire des desseins allemands — après la leçon sanglante de 70 ! — et des préparations allemandes en vue de l'accomplissement de ces desseins. Un nouvel Ollivier, M. Georges Clemenceau, verbeux comme l'autre, porté comme l'autre à l'exaltation perpétuelle de soi-même et au dénigrement perpétuel d'autrui, possédé par le même esprit trouble d'anarchie, de destruction, aspirant aux ruines et aux désastres comme à des rochers pour attitudes romantiques, personnage pour panorama de défaite, comme l'autre pour fauteuil académique... Oui, mais, derrière ces apparences, un renouveau de l'esprit national dans une jeunesse ardente et magnétique, une alarme patriotique qui s'était manifestée à l'occasion des débats parlementaires sur la loi de trois ans — alarme à laquelle le nom de M. Barthou restera justement attaché — et, dans la pénombre, derrière et malgré les agitations funestes des partis, de remarquables chefs militaires. Du côté allemand, un gonflement vaniteux poussé jusqu'à la méconnaissance totale de la valeur de l'adversaire, du droit des gens et de ce retournement possible des batailles, dont parlait déjà le vieux et prudent de Moltke. Un souverain à la fois fourbe et impulsif. Une diplomatie du poing fermé, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a rien négligé pour accumuler les justes inimitiés. Imaginez Bismarck sortant de son tombeau en 1913 et constatant les gaffes inouïes de ses successeurs. La rage au cœur, l'injure à la bouche, il irait se recoucher immédiatement.

Or les Allemands, mauvais observateurs, avaient cru reconnaître en 1913 les signes de 1869. Ceux qui les renseignaient, et en qui ils avaient confiance, leur avaient certifié que, cette fois encore, le fruit était mûr et qu'il n'y avait qu'à le cueillir. Ils commirent cette lourde erreur, signalée par le poète, qui consiste à s'en tenir aux apparences, dont quelques-unes, nous venons de le voir, étaient favorables à leur conception de conquête. Ils n'allèrent pas au fond des choses. Le grand mouvement d'idées de reviviscence et de réparation qui se propageait

de la jeunesse française à ses aînés, par un phénomène singulier d'éducation rétroactive, leur échappa complètement. « Ventre affamé n'a point d'oreilles », dit le proverbe. La gloutonne Germania, prête à bondir, son couleau à la main, n'entendit pas cet immense frémissement d'héroïsme virtuel et d'espérance. Elle ne devait comprendre que plusieurs mois plus tard, longtemps après notre victoire de la Marne....

Pour être complètement juste, ce qui est plus malaisé que d'être violent, il faut reconnaître que les Français de 1869 avaient moins de raisons récentes de se mêler que ceux de 1913. Il y aurait une étude intéressante à écrire sur l'oubli historique et l'aveuglement de l'opinion. Rares étaient ceux de ma génération, à tous les niveaux de la société, pour qui la leçon de 1870-71 était, en 1913, autre chose qu'un ennuyeux balau, qu'une de ces histoires démodées qui n'effraient même plus les petits enfants, et le plus curieux, c'est que cette méconnaissance du péril imminent venait après les trois alertes de 1905, de 1909, de 1911. Car l'Allemagne avait pris le soin, à trois reprises, de nous avertir de ses intentions.

Civis.

Ce que l'on dit

En attendant...

On distribue maintenant aux élèves, même les plus jeunes, de nos écoles primaires — ils ont de la chance ! — deux dessins de Georges Redon qui sont parmi les meilleures choses que notre art français ait produites au cours de cette guerre. Ces dessins illustrent le conseil aux enfants de donner, autant qu'ils le peuvent, dans la mesure de leurs tout petits moyens, aux victimes de la guerre.

On a eu là une idée excellente. Aussi ne ferai-je à ce sujet, à notre département de l'Instruction publique, qu'une querelle de vocabulaire. « Le mot de charité, est-il dit au bas d'un de ces charmants dessins, ne doit jamais être prononcé quand on viendra en aide aux victimes de la guerre. Quoi que vous fassiez, quoi que nous fassions, nous tous qui avons été épargnés grâce aux sacrifices de nos soldats, nous n'aurons jamais accompli qu'une insuffisante restitution. »

Rien de plus vrai ! Seulement je crains que le rédacteur de ce conseil n'ait confondu — ce qui serait grave pour un fonctionnaire de l'Instruction publique, gardienne de la pureté de notre langue, le sens du mot aumône avec celui du mot charité. Et cela serait regrettable. « Charité » ne veut pas dire du tout « aumône ». La signification du terme est bien plus large, et il importe qu'elle ne soit point perdue. En latin, caritas, avait une acception très proche de notre nouveau vocable « solidarité », mais venant de carus, « cher », il impliquait de plus d'affection. Tite-Live écrivait : caritas suorum et il faut traduire : « L'affection qu'on a pour les siens. » C'est du sentiment que représentait ce mot, entendu de la sorte, que les chrétiens ont fait une vertu, une vertu divine et sublime.

Ajoutons tout ce que nous pourrions au pauvre mot que nous ont légué nos ancêtres, mais n'en laissons rien tomber en déchéance.

Pierre Mille.

L'état de guerre a modifié les annonces de location qui, chaque année, lorsque approchent les vacances, se multiplient à la quatrième page des quotidiens. Ces annonces sont rédigées sur un ton tout spécial, et qui fera date. En voici quelques spécimens :

« Chalet meublé, à la campagne, bâti sur une éminence d'où l'on peut voir venir le facteur de loin. Salle de bain. Tennis. Séjour spécialement agréable pour un ou plusieurs fileux. »

« Pavillon, à proximité d'un camp de prisonniers allemands, constituant un but de promenades intéressantes et instructives. »

« En Normandie, belle villa bâtie au bord d'une route que fréquentent les officiers anglais. »

« Dans la Marne, magnifique villa avec jardin ; fut remarquée par le général Joffre (sic), qui prononça à son sujet quelques mots élogieux. »

« Chalet, jouissant de la plus parfaite sécurité, mais d'où l'on entend gronder le canon. Toit à l'italienne, d'où l'on peut suivre au loin les combats aériens. »

... Etc... etc... On ne peut tout citer. Mais, vraiment, le choix hésite devant tant d'attractions, n'y en a pour tous les snobismes !

Les petits clous d'or.

Dans un petit village vosgien, l'instituteur a fixé au-dessus de sa chaise une grande carte du front français. De petits clous à tête dorée, réunis par un élastique, y marquent les positions respectives de nos troupes.

Chaque matin, avant de commencer sa classe, l'instituteur fait la lecture du communiqué, et les petits élèves l'écoutent debout, telle une prière devant l'autel de la Patrie. Puis, la lecture terminée, il s'agit de marquer sur la carte l'avancée ou le recul qui a pu se produire depuis la veille.

S'il s'agit d'une avancée, c'est à l'élève qui a obtenu les meilleures notes que revient l'honneur de déplacer les petits clous d'or. Mais quand il y a eu recul de nos troupes — ce qui, heureusement, n'arrive pas souvent — c'est le plus mauvais élève qui, à sa grande honte, doit modifier l'élastique. C'est là une façon de « bonnet d'âne » à laquelle ces enfants sont particulièrement sensibles.

Les clous d'or des écoles primaires... Voilà de quoi faire la nique aux clous de la statue du maréchal Hindenburg.

Au Palais, ces jours-ci, quelques échos de la longue affaire Lombard et Cie ont encore été entendus.

On se souvient que lors de la lecture des condamnations, le colonel-président déclara que la loi faisait aux condamnés le droit de partir pour le front.

Parmi ceux qui profitèrent de la permission se trouve le jeune Pierron, qui fut le faussaire de la bande... Il partit huit jours après le procès, pour s'engager dans les zouaves. Et, depuis une quinzaine environ, il est descendu aux tranchées.

Il semble y avoir pris ses « quartiers d'été » avec une grande aisance et songe déjà à se pourvoir d'une marraine. Il est titulaire d'une « cagnat » qui lui fait l'effet d'un paradis à côté de sa cellule du Cherche-Midi. Quant à son capitaine, qui ne « Fignone point », c'est un véritable père pour les soldats. Bref, tout le confort...

Ces renseignements ont été donnés par le jeune Pierron lui-même, dans une lettre fort repentante, où il dit en outre : « J'espère bien qu'un de ces jours je pourrai montrer mes aptitudes. »

A la vérité, cette phrase n'a pas été sans troubler un peu les anciens juges du procès. Aussi, un avocat fort connu jugea-t-il nécessaire d'y apporter ce rectificatif :

« Il est bien entendu, messieurs, que ce jeune homme ne parle pas ici des aptitudes qui l'ont conduit devant vous. »

On trouve encore des chefs-d'œuvre pour cent francs. C'est ce prix-là, en effet, qu'a été payé le Christ de Mantegna, il y a huit jours.

Il se trouvait primitivement dans un orphelinat de Correggio — patrie du Corrège — près de Parme. Les administrateurs le vendirent, avec quelques autres objets d'art, pour 35 francs à un nommé Fantanetti. Celui-ci revendit le tableau seul 10 francs à un collectionneur (!), qui le revendit 100 francs au marquis Campori, de Modène.

Celui-ci le fit nettoyer et restaurer par un peintre milanais, Carlo Kioroni, qui s'écria : « C'est un Mantegna ! », ce que confirma le compétent critique Frizzoni. Et le tableau prit place dans la galerie du marquis, à Modène, où tout le monde vint le voir.

L'orphelinat poussa alors des cris de paon — et réclama le tableau. Que faire ? Le marquis n'hésita pas. Il déclara :

« Toute ma galerie doit, après ma mort, revenir au musée de Modène. Le Mantegna ira y attendre ses frères. »

C'est l'Etat italien qui, maintenant, se débrouille avec l'orphelinat. Il a des moyens.

L'esprit des autres.

Le New-York Puck commente en un article fort spirituel la mesure prise par les Allemands à l'égard de leurs horloges. Sa conclusion vaut la peine d'être retenue : « Les Boches, dit-il, ont avancé leurs montres et leurs pendules d'une heure, mais il est assez douteux que cette décision leur permette d'avancer d'une heure la chute de l'imprenable Verdun. »

L'étude d'ensemble sur les événements militaires en France et Belgique que M. Reinach publie chez Fasquelle, sous le titre : La Guerre sur le front occidental, a été écrite à la demande de l'état-major russe. Elle donne le tableau le plus exact de la guerre mondiale jusqu'à la fin de 1915.

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

LA SITUATION MILITAIRE

*Nous regagnons du terrain sur la rive droite de la Meuse
Arrêt de l'offensive autrichienne*

Je m'étonne, au point d'en être renversé, que M. le président Wilson, qui pèse à loisir tous ses mots, laisse échapper des impropriétés d'expression. La chose est d'autant plus grave qu'on ne saurait l'imputer à inconséquence de tête légère, ni au délire sacré de l'enthousiasme.

M. Wilson est professeur. Non pas de littérature : qu'importe ? Toute science est une langue bien faite. Qu'il surveille donc son vocabulaire ! J'ai le droit de le reprendre, puisqu'il parle, de son autorité privée, au nom de tous les neutres, c'est-à-dire en mon nom. Petite est ma responsabilité, mais enfin je participe ; donc je revendique la voix consultative. Or, s'il avait pris soin de me consulter (loyalement je reconnais la difficulté des communications), je lui aurais dit :

— Non, monsieur le président, à vous je ne m'associe pas, quand vous prononcez telles paroles : « Si tous les peuples de l'Europe sont fous, ce n'est pas une raison pour que l'Amérique, à leur exemple, s'effole. »

Je n'attaque pas le raisonnement, qui me paraît trop juste, et même oisieux. En outre, que l'Amérique s'effole ou non, selon la forte parole de Dante, je regarde et passe ; car moi, je me mêle de mes affaires. Mais j'attaque la prémisse. Quoi ? Tous les peuples d'Europe sont fous ? Quelle inexactitude ! Ceux de bon sens n'y sont-ils pas encore plus nombreux que les dix, qui, s'ils s'étaient rencontrés, auraient sauvé l'infâme ville maudite, et détourné la pluie de souffre ? Je compte. Sont-ils fous, les Espagnols ? Les Danois ? Les Suédois et les Norvégiens ? (Je compte pour deux, car je crains d'arriver trop tard.) Sont-ils fous, jusqu'à nouvel ordre, les Roumains ? Et les Grecs ? J'ajoute Saint-Marin, le Val d'Andorre et Monaco. Tout fait nombre. J'ajoute encore cette principauté, en Allemagne même, dont le nom me fuit, qui a fait de sa neutralité plus de bruit qu'elle n'est grosse ; et avec la Suisse, que je gardais pour la bonne bouche, j'atteins onze, un de bon ! Voilà qui diminue d'autant le nombre des fous, monsieur le président ! Si tous neutres nous y mettions, ils seraient plus nombreux, dirait M. de La Palice, et, selon le proverbe, on s'amuserait plus ferme. On chanterait, que je crois, comme un représentant de mes confrères :

Ah ! que nous allons rire !
Sa conduite se déchire,
On va lui percer le flanc,
Rataplan.

Mais l'heure n'est pas encore venue du rataplan, et nous sommes si sages, les onze que vous appelez fous, que cette heure-là, je présume, ne sonnera ni tôt ni jamais.

Je vais un peu plus loin dans la critique, et après vous avoir repris sur l'inexactitude de fait, je vous adresse sur le fond. J'ai dit premièrement : sont-ils fous... *us.w.*, parlant des neutres. J'ose dire maintenant : sont-ils fous ? parlant de ceux mêmes qui se battent. Dieu me préserve de juger ceux-ci ou ceux-là ; car je ne serais plus neutre, et celui qui tire l'épée, dit l'Écriture, péchera par l'épée. Mais, sans décider qui a raison, qui a tort, n'apparaît-il pas qu'aujourd'hui tous peuples engagés dans cette formidable lutte défendent à la lettre leur existence ? Est-ce folie de la défendre ? Une supposition, monsieur le président, qu'ils reviennent tout d'un coup à la raison comme vous l'entendez. Ils commettraient donc le suicide ? Moi, j'appelle fous ceux qui attendent sur soi-même, hommes ou peuples.

Au fait, et vous, monsieur le président, quand vous tenez l'autre mois tant rouge fâché, et que vous écrivez au kaiser : « C'est ça ou rien » (je résume), et quand déjà on disait à Washington : « Si la roue tourne du mauvais côté, c'est la guerre », eh bien ! surriez-vous fulminer sur votre propre personne l'anathème de folie ? Non, j'ai idée. Je ne puis cependant croire que vous ayez modifié vos conceptions depuis un peu. Autrement, je me serais mépris sur votre caractère, qui ne me paraissait pas susceptible de variation.

Mais je reviens à la question des mots, qui sauvent si vous changez l'impropre pour le juste : c'est « frénésie » et non « folie ». L'avantage de ce troc est une certaine indétermination du terme que je vous propose (malgré la certitude de l'étymologie), qui permet de l'appliquer même aux vertus, par hardiesse de style, mais non condamnable. Exemple : l'héroïsme. Je vous suis d'ores et déjà, monsieur le président, si vous m'accordez que les combattants (je tiens toujours la balance égale) poussent l'héroïsme jusqu'à la frénésie.

Eh bien, que je vais vous confier dans le tuyau de Poreille : quand je vois comment ils sont fous, ceux que vous appelez tels, je me demande si les autres, que vous dites sages, ne se flatteraient pas d'être fous de cette façon-là, et ne doivent pas se sentir confus de pratiquer à la papa la sagesse.

P. C. C.
Abel Hermant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Les demandes spéciales à ses bureaux.

Les derniers efforts des Allemands ont eu pour objet de dégager le fort de Douaumont, dont ils sentent la possession précaire, aussi longtemps que nos lignes le serreront de près. Elles viennent en effet presque au contact de l'enceinte, au sud, et la débordent légèrement à l'ouest. A l'est, il n'en est pas de même, parce que notre offensive du 22 mai n'était pas arrivée à progresser de ce côté, et c'est une des causes qui nous ont empêchés de garder la position.

Vers la fin de l'après-midi d'avant-hier, une série d'attaques a donc été dirigée vers l'extrémité occidentale de notre ligne, entre la ferme de Thiaumont et le bois d'Haudromont. Elles n'ont eu pour résultat que la prise d'un élément de tranchée que nous avons repris la nuit suivante. Dans la journée d'hier, une forte attaque contre le centre de notre ligne a été également repoussée. Par contre, nous avons progressé au nord de la ferme de Thiaumont.

Les ruines du fort de Douaumont ont aujourd'hui un intérêt historique, plutôt que stratégique, en ce sens que les Allemands ont cru la place prise quand le fort est tombé, et ont répandu la nouvelle dans l'univers entier au matin de cette même journée du 26 février, glorieuse entre toutes pour nos armes, qui devait marquer l'arrêt de leur offensive. Depuis lors, bien que maîtres de ce « pilier de la défense », ils n'ont pu aller plus loin. Ils se sont acharnés à reconquérir un trophée d'autant plus précieux qu'il est unique, et il nous reste la satisfaction de leur avoir fait payer cette fois bien au delà de sa valeur.

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi continue d'être enfermé dans Cumieres sans pouvoir en déboucher, et une attaque qu'il préparait contre le Mort-Homme a été prévenue par notre feu.

D'une façon générale, les combats diminuent d'intensité ; après d'aussi rudes journées, il n'en peut être autrement, chacun des deux partis éprouvant le besoin de reformer les unités engagées ou de les remplacer.

L'offensive autrichienne marque également un temps d'arrêt. C'est en vain que l'ennemi a essayé de se glisser dans la vallée de l'Adige le long des pentes du mont Coni-Zugna : il a été repoussé constamment, et les Italiens ont même

reoccupé un des sommets de ce massif. A l'est, les positions du Pasubio résistent à toutes les attaques, de même que celles du Majo et du Tormeno. Enfin les Autrichiens ont inutilement tenté de progresser au sud de la Brenta, dans la direction d'Asiago. Il leur sera d'ailleurs fort difficile, sinon impossible, de se faire suivre de leur artillerie lourde en ces montagnes, dont ils n'ont jusqu'ici escaladé que les premiers contreforts. La situation n'a donc jusqu'à présent rien de particulièrement inquiétant.

Jean Villars.



M. ATHOS ROMANOS

ministre de Grèce en France, de passage à Messine, a été interviewé par le correspondant du Secolo. Il a exprimé à notre confrère italien son vif enthousiasme pour la résistance magnifique des Français à Verdun, pour l'organisation savante de la défense, pour l'efficacité extraordinaire de l'artillerie, qui oppose à l'armée allemande un obstacle infranchissable. « Ils ne passeront pas ! » a dit textuellement M. Romanos.

La santé du général Gallieni

La santé du général Gallieni, qui avait semblé s'améliorer jeudi soir à empire hier. Les enfants de l'ancien ministre de la Guerre sont à son chevet.

LA DISGRACE DU GÉNÉRAL BRUSATI



GÉNÉRAL BRUSATI

MILAN, 26 mai (De notre correspondant particulier). — La nouvelle que le général Roberto Brusati, qui commandait la 3^e armée sur le front, a été mis à la retraite, ne soulève aucun étonnement. On se souvient, en effet, qu'à la veille de la déclaration de guerre, l'*Idea Nazionale* et d'autres journaux nationalistes attaquaient le général Roberto Brusati ainsi que son frère, le général Ugo Brusati, premier aide de camp général de Sa Majesté, en leur reprochant leurs rapports avec l'entourage du prince de Bülow à Rome. — J. STELLICO, Ayuntamiento de Madrid

LA QUESTION FINANCIÈRE AU PARLEMENT

On pense à établir une contribution de guerre

Au milieu des controverses soulevées par les dispositions du projet Ribot, une idée nouvelle se fait jour qui semble être accueillie avec une certaine faveur : celle de l'établissement d'une contribution de guerre.

Un grand nombre de députés d'opinions diverses, MM. Rameil, Aldy, Bénazet, Léon Bérard, J.-L. Breton, de Chappedelaine, de l'Estourbeillon, Meunier-Surcouf, Viollette notamment, viennent de déposer à l'article 7 du projet de douzièmes provisoires, une série de dispositions additionnelles tendant à établir, à compter du 1^{er} janvier 1916 et jusqu'au 31 décembre de l'année de la cessation des hostilités, une taxe de guerre sur le revenu net du contribuable, tel qu'il est déterminé par l'article 10 de la loi du 15 juillet 1914, et atteignant :

Les réformés et exemptés, les hommes maintenus en sursis d'appel, les maintenus des tableaux A B et C de la loi militaire de 1905 ; les mobilisables détachés dans les usines travaillant aux fabrications de guerre ; les hommes des classes non encore appelées.

Seraient affranchis de cette taxe : les personnes ayant moins de 3.000 francs de revenu imposable ; les pères de famille ayant au moins trois enfants mineurs vivants à leur charge, et les réformés de la guerre.

Le taux de la taxe serait fixé à 0 fr. 50 0/0 pour les pères de deux enfants, à 1 0/0 pour les pères d'un enfant ; à 1 fr. 50 0/0 pour les hommes mariés, à 2 0/0 pour les célibataires.

Le groupe républicain socialiste de la Chambre a voté, d'autre part, une motion invitant le gouvernement à soumettre immédiatement aux Chambres, en dehors de la création de tous nouveaux impôts ordinaires, un projet de loi établissant une contribution extraordinaire de guerre d'un milliard de francs, payable par douzièmes, dont le premier serait exigible le 31 août prochain.

Un débat au Reichstag sur la censure politique

*De nombreux orateurs en demandent
la suppression*

Au cours de la séance tenue le 25 mars au Reichstag, un important débat s'est ouvert concernant l'application générale de la censure en Allemagne. La plupart des orateurs ont spécialement insisté, au nom de leur parti, sur la nécessité de supprimer la censure politique.

M. Emmel, député socialiste, s'est montré particulièrement vif dans ses critiques. Après avoir protesté énergiquement contre « les arrestations préventives opérées beaucoup trop souvent en Alsace-Lorraine sans que les gens sachent pourquoi », M. Emmel a ajouté :

La conduite, en Alsace-Lorraine, des officiers allemands, à qui on a dû interdire d'emmener des femmes dans la région des opérations, est scandaleuse.

Les envois par la poste subissent également, du fait de la censure, des retards considérables. A maintes reprises, des lettres ont été purement et simplement « volées » par les autorités militaires. (Le vice-président invite l'orateur à employer d'autres expressions.) Souvent des lettres qui me sont adressées ont été retenues. L'expéditeur devrait au moins être prévenu. On peut dire que la censure est appliquée abusivement. Le droit de censure devrait être retiré aux autorités militaires et réservé au chancelier. Le gouvernement n'a pas tenu la promesse qu'il avait faite de laisser discuter librement la question des impôts.

En terminant, l'orateur a crié : « A bas l'état de siège. Il nous faut une Allemagne libre. » (Vifs applaudissements à gauche.)

M. Pieger, député du centre, faisant d'une façon générale allusion aux arrestations opérées en Allemagne, a fait la déclaration suivante :

Le représentant du gouvernement déclare qu'il n'est pas responsable des actes des commandants militaires de place, et que cette responsabilité incombe à l'empereur. Cette raison est indéfendable au point de vue politique, et le chancelier devrait prendre la responsabilité de couvrir l'empereur. La suppression par la censure d'une pétition adressée au chancelier a certainement fait à l'étranger une très mauvaise impression. Essayer de recueillir des signatures pour une pétition en faveur de la guerre sous-marine est indigne du libre peuple allemand. (Vifs applaudissements au centre et à droite.)

Le nouveau secrétaire d'Etat, M. Helfferich, aurait grand mérite s'il voulait attendre la loi sur l'état de siège ; quant à la censure politique, nous exigeons son abolition complète. Un peuple et une presse qui ont fait leur devoir pendant la guerre peuvent exiger de n'être pas moralement asservis.

Quant aux nationaux-libéraux, ils avaient chargé M. Stresmann de déposer un rapport concluant à l'adoption des dispositions suivantes :

Inviter le chancelier à prendre des mesures pour que l'interdiction d'un journal ne puisse avoir lieu qu'avec l'approbation du chancelier et proposer, lors de la prochaine séance du Reichstag, un projet de loi protégeant la vie des citoyens contre les interventions des autorités militaires et réglant les responsabilités au sujet de ces interventions. Inviter en outre le chancelier à veiller à ce que le droit de réunion et d'association et la liberté de la presse ne soient pas réduits plus qu'il n'est nécessaire dans l'intérêt militaire. Enfin, que l'application de la censure soit restreinte aux questions d'ordre militaire.

La séance a été levée après une intervention de M. Liesching, député du parti progressiste populaire, qui a demandé que la censure n'ayant pas trait aux questions militaires soit désormais appliquée par les autorités civiles.

M. Poincaré a passé en revue les troupes russes au Camp de Mailly

Le président de la République, accompagné de l'ambassadeur de Russie et du général Glinka, du ministre de la Guerre et du général Gouraud, est allé hier visiter les troupes russes qui se trouvent au camp de Mailly.

Après les avoir passées en revue, il a remis plusieurs croix de la Légion d'honneur aux officiers.

Les régiments ont ensuite défilé dans un ordre parfait.

Suivant l'usage russe, le président adressait au passage à chaque unité, un salut à haute voix, et les hommes répondaient tous ensemble par les mots traditionnels.

Le défilé terminé, le président a visité les baraquements et les cuisines des soldats russes.

Il a retenu à déjeuner l'ambassadeur et un certain nombre d'officiers généraux et supérieurs russes et français.

Avant de quitter le camp, il a télégraphié à l'empereur pour lui faire part de la vive admiration que lui avait inspirée la magnifique allure des troupes russes.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Vendredi 26 Mai (663^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Dans l'Argonne, nous avons fait exploser une mine avec succès à la Fille-Morte.

Sur la rive gauche de la Meuse, lutte très violente d'artillerie dans les secteurs du bois d'Avocourt et du Mort-Homme. Dans cette dernière région, une attaque allemande qui se préparait à déboucher a avorté sous nos tirs de harcèlement.

Sur la rive droite, une contre-attaque nous a rendu un élément de tranchée occupé hier par l'ennemi entre le bois d'Haudromont et la ferme de Thiaumont. Au nord de cette ferme, nous avons progressé à la grenade au cours de la nuit et fait des prisonniers.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, l'activité de l'artillerie s'est particulièrement manifestée dans la région d'Avocourt et de la cote 304. Bombardement intermittent de nos deuxième lignes.

Sur la rive droite, l'ennemi a lancé une forte attaque, au cours de l'après-midi, sur nos tranchées aux abords du fort de Douaumont. Il a été complètement repoussé, avec de dures pertes, par nos feux de mitrailleuses et d'infanterie.

Notre artillerie a pris sous son feu et dispersé des troupes allemandes qui se déplaçaient dans le bois du Chauffour.

Dans les Vosges, le tir d'une de nos batteries a provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions vers la Chapelotte (nord-est de Celles).

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le journal la Suisse publie des extraits d'une lettre qui échappa à la censure allemande et parvint de Verdun en Suisse. Nous en reproduisons ce passage caractéristique :

Nous ne pouvons pas abandonner la partie et il est absolument impossible, quoi que cela doive nous coûter encore, que nous ne la continuions. Nous aurions trop l'air d'avoir subi un échec et ce jour-là il ne nous resterait plus qu'à déposer les armes. S'il fallait que nous succumbions à Verdun, la guerre serait finie. Mais à aucun prix nous ne lâcherons la partie.

D'autre part, le colonel Repington écrit dans le Times :

On se demande ce qui se passe réellement à Verdun et l'on se perd en conjectures sur les raisons pour quoi le commandement allemand s'obstine à donner des coups de tête contre ce mur de pierre.

Nous ne sommes pas les seuls à nous en étonner : les Autrichiens eux-mêmes ont dit leur étonnement à leurs alliés. Il faut attendre pour savoir ce qui s'est passé au grand quartier général de Falkenhayn pendant les trois mois qui viennent de finir. Mais nous pouvons être sûrs que des cheveux s'y sont maintes fois hérissés et que d'amères récriminations y furent maintes fois entendues.

Hindenburg aurait dit que la situation militaire de l'Allemagne était brillante, mais sans issue. Ce jugement de la situation actuelle est assez exact ; le gros souci de l'état-major doit être de trouver une issue à l'impasse où la décision d'attaquer Verdun a conduit les armées allemandes.

Devant Verdun, les Allemands continuent d'épuiser jusqu'à l'extermination leur armée.

Ils amènent des divisions en réserve de tous les secteurs où il s'en peut trouver : chaque nouvel apport entraîne la décision d'un nouvel assaut, c'est-à-dire un nouvel échec.

Le réseau des tranchées françaises est à ce point serré, que la position de Verdun ressemble aujourd'hui aux alvéoles de cire d'une ruche d'abeilles. Les canons français sont nombreux ; ils ne cessent de tirer, ni de jour, ni de nuit ; et les réserves françaises sont encore assez considérables pour permettre la réalisation de tel projet qui pourrait germer dans la tête du général Joffre.

Ayuntamiento de Madrid

LES BEAUX REPORTAGES D'ANTAN

La Presse, aujourd'hui si parfaitement organisée pour informer les foules anxieuses de savoir, aura été et resté, au cours de cette guerre, décorée d'un de ses plus beaux fleurons : le reportage militaire. Le journaliste aux armées possède mille moyens pour renseigner vite et bien. Par malheur — ou par nécessité — il n'a plus, comme autrefois, le droit de dire, parfois même le droit de voir. Lorsque nos journaux, dans cinquante ans, feront des suppléments pour commémorer un demi-siècle d'après-guerre, ils ne trouveront pas, dans leurs collections, aussi pittoresques, aussi riches de faits qu'ils eussent pu l'être les récits télégraphiés sur le vif qui sont si passionnante la lecture des journaux américains, par exemple lorsqu'on y cherche l'écho de combats célèbres il y a vingt-cinq ou trente ans.

Précisément, notre confrère le New-York Herald publie, sans craindre la crise du papier, un formidable numéro exceptionnel pour marquer le quatre-vingtième anniversaire de sa fondation. Et dans ce fascicule aussi vivant et intéressant qu'il est copieux, il rappelle ses plus glorieux reportages, parmi lesquels celui de la victoire de Gettysburg, le 4 juillet 1863. Gagnée par les Fédéraux sur les Confédérés qui y perdirent 10.000 prisonniers et 7.450 blessés, cette bataille marqua à peu près l'écrasement des Sudistes par ceux du Nord. On conçoit l'impatience de New-York, prévenu du commencement de la lutte suprême, depuis quelques jours.

Chapman, reporter du Herald, de qui la prose inspire certainement Jules Verne dans Michel Strogoff, assiste à la mêlée. Quand il voit le com des Nordistes s'enfoncer dans les rangs ennemis, il voit du même coup la victoire, bondit jusqu'à Baltimore, au plus près, arrive la nuit, ne trouve pas le directeur de l'agence télégraphique avec laquelle son journal a un contrat, va en réveiller un autre, l'habille, le pousse, le paye, arrive aux appareils, sonne New-York. Il y a deux fils. Il s'installe sur l'un, met le directeur sur l'autre, et il passe de la « copie » sur les deux à la fois. Mais ses documents s'épuisent. Le jour se lève. Des confrères arrivent. Le premier qui surgit, fébrile, est un nommé Richardson, correspondant de la Tribune.

— Si je lâche mon fil, pense Chapman, je suis grillé. Or je veux rester bon premier. Que faire ?

C'est bien simple. Il tire de son veston sa Bible de poche. L'ouvre à la première page et transmet, la Genèse, la description du séjour de nos premiers parents dans les jardins de l'Eden.

— Dis donc, objecte Richardson, est-ce que tu n'exagères pas, un peu. Donne-moi un fil.

— Pas du tout, répond le génial journaliste. Je les ai, je les garde.

Il verse une forte somme au manager du télégraphe, s'assure ainsi la propriété des deux communications. dit à l'homme : « Continuez, toute la Bible s'il le faut, tout le jour, toute la nuit, et au besoin, recommencez, jusqu'à ce que je revienne. »

Richardson écume. Vingt autres correspondants fulminent dans le bureau. Chapman s'en va, souriant, ramasse en hâte les dernières nouvelles, revient triomphant et « passe » la nouvelle de la victoire.

« ... Les troupes de Longstreet sortent des bois épais qui masquaient leurs mouvements et gravissent sous le feu le penchant oriental de la colline. Elles atteignent, dépassent les premières lignes de défense. Elles montent déjà vers la crête en repoussant peu à peu les Fédéraux... »

— Donne-moi un fil, je t'en supplie, gémit Richardson.

— Please? Pas fini, dear friend : « ... Mais avant que les assaillants aient pu démonter un seul canon, les corps de réserve arrivent au pas de course, culbutent les Confédérés par-dessus les lignes des batteries et les forcent, après un affreux carnage... »

— Le fil ! le fil ! clament les camarades.

« ... à redescendre dans la plaine. Trois fois, les colonnes d'assaut reviennent à la charge, trois fois elles furent repoussées. Enfin, la division Pickett — vous entendez bien, New-York ? »

— Yes !

« ... l'élite de l'armée du Sud, tente un dernier effort, mais ne peut enlamer le formidable triangle de fer et de flammes qui défend les hauteurs. L'issue de la bataille, dès lors, ne fait plus de doute. Au cours de la nuit — c'est tout finit — le général Lee a évacué Gettysburg et communique un mouvement de retraite vers le Potomac. Hip! Hip! Hourrah ! »

— All right !

Messieurs, vous pouvez disposer. C'est Chapman, qui, allumant un cigare bien gagné, rend les fils, après avoir brûlé toute la corporation.

Le New-York Herald fut le seul à publier la magnifique nouvelle.

Hélas ! d sévère Censurel où sont les beaux reportages d'antan ?

Pascal Fortinay.

DERNIÈRE HEURE

COMMUNIQUE ITALIEN

Nouveaux échecs de l'offensive autrichienne

ROME, 26 mai. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Lagarina, l'adversaire s'obstinant en attaques impétueuses contre nos lignes entre l'Adige et Vallarsa, a subi hier un autre échec sanglant. Après l'habituelle et violente préparation d'artillerie, les masses compactes d'infanterie ennemie lancées à l'assaut de Coni-Zugna et du col de Buole, ont été exterminées par le feu précis et calme de nos braves troupes.

Entre Vallarsa et Posina, la situation est sans changement.

Entre Posina et l'Asico, à la suite d'une intense concentration du feu de l'artillerie ennemie, nos troupes, après avoir repoussé une attaque, ont évacué une position avancée à l'aile droite de notre ligne, sur l'Asico.

Dans le secteur d'Asiago, l'adversaire a attaqué hier nos positions à l'est du val d'Asa. Le combat a continué pendant toute la journée avec des alternatives diverses et durait encore dans la soirée.

Dans la vallée de Sugana, pendant la nuit du 24 au 25 mai, l'ennemi a attaqué plusieurs fois le Monte-Civaron; il a toujours été repoussé avec de graves pertes.

Une de nos colonnes d'infanterie et d'Alpins, par une brillante action de surprise, a chassé l'adversaire des pentes de nos positions sur la rive gauche du torrent de Mase.

Le long du reste du front, dispersion habituelle du feu de l'artillerie ennemie.

Nous avons repoussé de petites attaques de diversion dans le Haut-Boite, sur les hauteurs de Podgora et dans le secteur du Mont San Michele.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur Caltrano, Thiene et Latisana, faisant quelques victimes et causant des dommages légers.

Une de nos escadrilles de Caproni a bombardé les positions ennemies entre la vallée de Toera et la vallée d'Arsa.

Sur le Carso, à la hauteur de Costanovica, un de nos avions a obligé un drachen ennemi à descendre rapidement.

Un dirigeable italien jette 28 bombes sur une batterie autrichienne

ROME, 26 mai. — Un dirigeable de la marine italienne a lancé, dans la nuit d'hier, vingt-huit bombes sur une batterie de Punta Salvore avec des résultats excellents et est rentré indemne, malgré le feu nourri dont il a été l'objet de la part de l'artillerie ennemie.

Les bombes d'avions autrichiens tuent 18 personnes à Bari

ROME, 26 mai. — Des avions ennemis ont lancé des bombes dans l'après-midi d'hier sur Bari. Il y a dix-huit morts et une vingtaine de blessés, dont la plupart sont des femmes et des enfants.

Les dégâts matériels, affectant des constructions privées, sont légers.

L'offensive italienne en Albanie

LONDRES, 26 mai. — On mande de Salonique au Times :

« Les Italiens semblent avoir commencé à Valona une campagne offensive. »

« Ils auraient occupé les hauteurs de Keder-Viza, bombardé et détruit le village de Vassidri, que les Autrichiens occupaient. »

« Les Italiens ont prévenu les habitants de cette région qu'il était préférable de l'évacuer parce qu'elle serait vraisemblablement le théâtre d'opérations militaires. »

« Vers le nord-est, les Italiens s'avanceraient sur Bérat. »

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD, 26 mai. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région du lac Vichneuskoïe et au nord de Tcherny, nous avons brisé par notre feu des tentatives de groupes ennemis de s'approcher de nos barrières.

Sur le reste du front, la situation est sans changement.

FRONT DU CAUCASE

La situation est sans changement.

Les Bulgares renforcent leur front de Macédoine

ATHÈNES, 26 mai. — On annonce de bonne source que les Bulgares ont fait venir de Varna et d'autres points de la Mer Noire 30.000 hommes pour renforcer le front de Macédoine.

Les Allemands présents sur ce front sont surtout utilisés aux travaux du génie et ont également pour mission d'empêcher les désertions.

Es ont achevé la route carrossable de Monastir à Doiran.

Les communications télégraphiques entre Salonique et la région frontalière sont difficiles aujourd'hui.

Dans la matinée, des avions français ont survolé Cavala, allant vers la frontière bulgare.

L'autorité française a mis à la disposition de la commission des réfugiés des camions pour le transport des vivres à Demir-Hissar.

On mande de Salonique qu'une bande de déserteurs et de comitadjis bulgares est entrée dans le village grec de Toussiani. Poursuivie par un détachement grec, la bande a disparu après un échange d'une cinquantaine de coups de feu. Quelques Bulgares ont été blessés.

On annonce enfin que les Bulgares ont amené à Sofia un autre zeppelin en remplacement de celui abattu par les Alliés.

Le Cabinet Skouloudis serait démissionnaire

ZURICH, 26 mai. — On confirme d'Athènes aux Dernières Nouvelles de Munich que M. Skouloudis aurait offert, il y a quelques jours, la démission du Cabinet qui, pour l'instant, ne règle plus que les affaires courantes. On croit que la crise ministérielle sera de courte durée et qu'on annoncera très prochainement la constitution d'un nouveau cabinet.

La Chambre grecque reprendra ses travaux lundi prochain. Dans les circonstances actuelles et en présence des difficultés gouvernementales, cette rentrée est attendue, par l'opinion, avec le plus vif intérêt.

L'emprunt intérieur grec est conclu

ATHÈNES, 26 mai. — Le traité concernant l'emprunt intérieur grec a été signé aujourd'hui par les ministres des Finances et de l'Intérieur et par M. Naimis, gouverneur de la Banque Nationale.

Le montant de l'emprunt a été fixé à 115 millions qui serviront à couvrir les frais de la mobilisation et le paiement des allocations arriérées aux familles des mobilisés.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

Les indemnités dues à la Grèce par l'Allemagne

ATHÈNES, 26 mai. — Toute la presse s'occupe des navires grecs torpillés, dont le nombre atteint à ce jour 14, et non 40 comme on l'a annoncé hier.

On sait que les Allemands n'ont versé une indemnité que pour le seul bateau *Hellaspon*, 3.000 tonnes, qu'ils coulèrent dans la mer du Nord au début de la guerre.

Le gouvernement hellénique attend les renseignements qu'il a demandés pour régler son attitude.

Le journal *Patris* écrit :

« La marine grecque, qui vient de recevoir un coup mortel, doit se dédommager à l'aide des navires austro-allemands immobilisés dans les ports grecs. »

Le cas du « Berkelstroom »

ROTTERDAM, 26 mai. — Le conseil supérieur de la navigation vient de rendre son jugement dans l'affaire du *Berkelstroom*. Ce jugement déclare que le navire fut détruit par un sous-marin allemand contrairement aux principes les mieux établis du droit international. Le capitaine du *Berkelstroom*, si tout son devoir mais resta impuissant devant la violence des agresseurs.

Un vapeur norvégien saisi par les Allemands

LONDRES, 26 mai. — On mande d'Amsterdam à l'*Exchange Telegraph* que le vapeur norvégien *Otaf Kyrral*, jaugeant 3.000 tonnes et d'une valeur de 2.750.000 francs environ, a été saisi par deux navires allemands dans le Callegat. Ce navire se rendait en ballast à New-York.

Un navire français échappe à un sous-marin allemand

MARSEILLE, 26 mai. — Le paquebot *Montcervin* est arrivé ce soir à Marseille; il avait été canonné, hier, en Méditerranée, par un sous-marin allemand; mais, grâce à une habile manœuvre du commandant Sajols, le *Montcervin* put échapper au pirate.

M. Helfferich travaillera au rapprochement économique de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne

BERNE, 26 mai. — Une correspondance de Berlin adressée à la *Strassburger Post* du 26 au matin, reproduit les déclarations de M. Helfferich faites dans les cercles militaires. Le nouveau secrétaire d'Etat de l'Intérieur aurait dit sa joie d'avoir à se consacrer à des tâches auxquelles il prenait un intérêt particulier, telles la question du rapprochement économique avec l'Autriche-Hongrie, la préparation de nouveaux tarifs douaniers, celle des nouveaux traités de commerce et la préparation de la transition du régime économique de guerre au régime de paix. Les négociations avec les délégués austro-hongrois seront reprises à Berlin après la Pentecôte. Elles seront conduites avec la plus grande rapidité possible.

Il faut qu'on soit armé au point de vue politico-commercial. Il ne faut pas oublier non plus que les banques et toutes les organisations bancaires relèvent de l'Office de l'Intérieur.

La correspondance affirme que la nomination de M. von Breitenbach comme président du ministère prussien a eu pour cause le fait que M. Helfferich est Bavarois. C'est M. von Breitenbach qui sera le leader prussien au Bundesrat.

Les milieux parlementaires ont été satisfaits d'autre part, de voir conserver auprès de l'Office d'alimentation un comité consultatif formé des membres du Reichstag.

Le dictateur du ventre en Allemagne est bien embarrassé

AMSTERDAM, 26 mai. — Selon les journaux, M. von Batocki, président du comité allemand d'approvisionnement, a fait un bref discours devant le comité du budget du Reichstag dans lequel il avertit le Parlement de ne pas s'attendre à une amélioration soudaine des conditions actuelles. « La coopération étroite entre le nouveau comité, les autorités fédérales et les administrations civiles et militaires, a ajouté M. von Batocki, est des plus nécessaires. »

« De grandes difficultés ont de même surgi dans les relations avec les Etats fédéraux. Des lettres menaçantes me sont déjà parvenues du Wurtemberg prétendant qu'il est sucé jusqu'au sang par la Prusse. Ma tâche ne peut aboutir sans une coopération de bon aloi entre les autorités fédérales, leur organisation et la population entière. »

18 femmes blessées dans une émeute à Francfort

LONDRES, 26 mai. — On mande d'Amsterdam à l'*Exchange Telegraph*, que des émeutes se sont produites à Francfort-sur-le-Main, le 24 mai au soir. Environ 350 femmes à qui on avait annoncé qu'il n'y avait pas de viande, firent une démonstration dans les rues, portant des drapeaux noirs et chantant des hymnes socialistes. Elles envahirent une boucherie, s'emparèrent de la viande qu'elles trouvèrent dans une glacière et attaquèrent le boucher et sa famille qui prirent la fuite; elles continuèrent alors leur manifestation, brandissant la viande qu'elles avaient prise.

La police intervint et fit usage des armes; dix-huit femmes furent blessées et une femme fut arrêtée pour avoir crié : « A bas l'Empereur ! »

Un aéroplane allemand atterrit en territoire hollandais

AMSTERDAM, 26 mai. — Un aéroplane a atterri près de Nieuwamen où il fut violemment canonné par l'artillerie hollandaise.

Le pilote se croyant en territoire ennemi détruisit l'appareil.

M. Santos-Dumont flétrit la conduite des aviateurs allemands

RIO-DE-JANEIRO, 25 mai. — Dans le discours qu'il a prononcé à l'Aéro-Club, en présence du président de la République, M. Santos Dumont, faisant allusion aux moyens employés par les Allemands, flétrit la conduite de leurs aviateurs qui, violant les règles de l'humanité, bombardent les villes sans défense d'un peuple pacifique qui considérait l'avion comme une arme de progrès et non comme un instrument de barbarie.

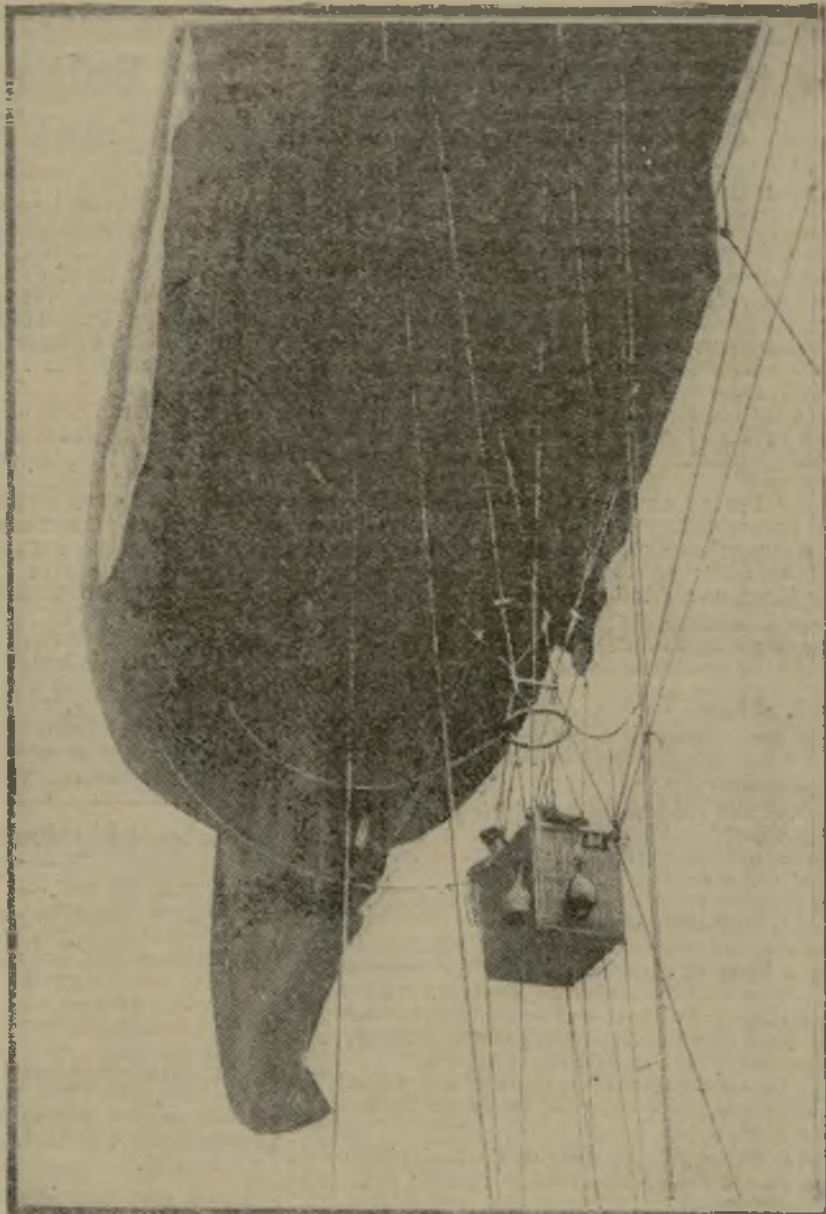
M. Santos Dumont a préconisé l'organisation au Brésil de l'aviation nautique comme l'ont fait les Etats-Unis à cause de l'absence de champs d'aviation appropriés.

Le duc de Connaught harangue les Canadiens



Au moment où elles vont partir vers le front, des troupes canadiennes sont saluées par le duc de Connaught, qui leur rappelle l'admirable attitude des soldats canadiens déjà sous les armes, en Europe, aux côtés de leurs frères de la métropole.

Les ballons-saucisses en mer



Les ballons-saucisses ne servent pas que sur terre. Leurs indications sont souvent très précieuses en mer. Ces aérostats sont adjoints à des navires qui les convoient au-dessus des eaux. On voit ici, dans la nacelle, un officier en observation.

Il reviendra... il va revenir... demain il sera revenu...



L'ANCIEN AUTOBUS



LE NOUVEL AUTOBUS

Ce n'est pas une plaisanterie. On nous l'avait si longtemps promis que l'on n'y croyait plus. Il revient. On va pouvoir « le reprendre ». Mais il sera beaucoup plus beau que celui qu'il remplace. Les Parisiens lui feront fête bientôt. « Vive l'autobus! »

LETTRE DE RUSSIE

UNE USINE DE GUERRE FRANCO-RUSSE

L'œuvre de la mission militaire technique française en Russie



1. Général russe VANKOFF. 2. Colonel russe VISSOTCHANSKY. 3. Capitaine russe TERESKIEVITCH. 4. Lieutenant-colonel P..., chef de la mission militaire technique française.

Moscou, mai 1916.

Lorsque Napoléon fut arrivé en vue de Moscou, il s'arrêta longuement sur une éminence d'où la ville aux innombrables églises apparaît. Le « Mont des Moineaux » est une des promenades préférées des Moscovites. De là, quand le soleil couchant s'incline sur les tours farouches et bizarres du Kremlin et allume les bulbes dorés des cathédrales, la vaste cité où bat le cœur de la Russie semble encore plus mystérieuse.

Naguère, au pied de cette colline où Napoléon a médité et peut-être aperçu pour la première fois la folie de son entreprise, une usine allemande s'élevait. C'était la succursale d'une célèbre maison de Francfort, une des plus grandes fabriques de produits chimiques qui soient au monde. L'installation en était parfaite, le laboratoire peut-être le mieux monté, le plus complet qui existât en Russie. La bibliothèque était composée avec un choix excellent. Là, tout se trouvait réuni pour produire beaucoup, pour travailler vite et bien.

Un officier français, membre de notre mission militaire technique en Russie, qui était à la recherche d'ateliers pour le chargement des obus, découvrait l'an dernier cette usine allemande. Enchanté de sa trouvaille, il adaptait, en quelques semaines, à la fabrication des munitions de guerre les bâtiments de la société de Francfort. Et c'est ainsi qu'au pied du Mont des Moineaux, où vit encore le souvenir de Napoléon, une ancienne usine allemande est devenue, par la collaboration franco-russe, un des centres d'approvisionnement les plus actifs de l'artillerie de nos alliés.

Depuis, sur un autre point de la banlieue de Moscou, une autre usine, élevée, elle aussi, par les Allemands, a été mise sous séquestre et réservée pour la préparation des explosifs. Une troisième sert à composer des gaz asphyxiants. Les légions reprécipitées, et que l'Allemagne n'avait pas prévues lorsqu'elle avait installé ici, avec un tel déploiement de luxe scientifique, des succursales de son industrie. Le tour est excellent, il est de bonne guerre, et l'on y sent comme un grain d'ironie et de malice françaises. Il permet aussi d'apprécier l'activité et l'esprit pratique avec lesquels notre mission militaire a aidé la Russie à résoudre le problème des munitions.

« Collaboration fraternelle », disent les Russes quand ils parlent du concours que la mission militaire technique française est venue leur prêter. Cette mission ne comprend pas moins de vingt-quatre officiers, tous spécialistes remarquables et dont le chef, le colonel P..., est une des autorités de nos arsenaux. Depuis un an, ces officiers français sont à l'œuvre sur les points les plus divers de la vaste Russie. On ne les rencontre pas seulement à Moscou ou à Pétrougrad, dans les grandes usines métallurgiques d'Ekaterinoslaw et de Ma-

keevka. Il y en a jusqu'au Caucase, jusque dans le lointain Oural. Quelle grande idée donne de lui-même notre pays, quand on le voit assez riche en talents et en hommes, assez généreux, assez intelligent des nécessités d'une guerre de coalition pour se priver de pareilles forces, ou plutôt pour comprendre qu'en les prêtant à ses alliés et en développant leurs moyens d'action, il avance le succès de la cause commune. Tel est l'esprit qui vivifie les alliances. Et, comme le colonel P... le disait il y a quelques jours : « Les résultats que nous avons atteints nous apportant, aux membres de la mission et à moi, une compensation et une récompense morales sans lesquelles nous ne supporterions pas d'être éloignés de notre patrie dans ces jours d'épreuve. »

Sur les résultats obtenus, ce sont d'ailleurs les Russes eux-mêmes qu'il faut entendre. Récemment, l'un d'eux écrivait : « Partout les ingénieurs français ont manifesté une activité bouillante appliquant à la préparation des obus et à la mobilisation des industries chimiques le vif tempérament de leur race, leur esprit fin et pratique et leur énergie. Travaillant dans des conditions peu favorables, nos amis français ont obtenu pourtant de considérables résultats. » Et, en effet, il y a longtemps déjà qu'on a pu saluer le millionième obus fabriqué en Russie selon les procédés français.

Notre mission militaire technique a pu d'ailleurs profiter nos alliés de l'expérience acquise en France depuis surtout que l'on y travaille aux armements et aux munitions d'après un plan d'ensemble harmonieux. Il va sans dire que nos officiers étaient arrivés avec des méthodes nouvelles et aussi avec des habitudes, une façon de voir le choses qui risquaient de ne pas s'accorder avec les habitudes et les idées de la Russie. Eh bien ! il n'y a pas eu de heurts, il n'y a pas eu de réelles difficultés. Après les hésitations inévitables de la mise en train, tout a marché à souhait, et M. Albert Thomas pendant son voyage, vient encore de constater la grandeur des résultats obtenus.

D'abord, les officiers français (dont beaucoup connaissent le pays) ont su prendre l'ouvrier russe. Ils ont tout de suite trouvé la manière de lui parler pour le former à un travail nouveau. Dans cette tâche, souvent délicate, ils ont été servis par ce qu'il y a de souple et d'aimable dans l'esprit français. Ils ont été aidés encore par leur talent de techniciens et par leur supériorité même qui s'est tout de suite imposée.

La mission française a été associée et rattachée à la direction principale de l'artillerie russe. Elle y a trouvé un cordial accueil. Au début, elle avait peut-être rencontré une certaine inertie, bien naturelle puisqu'il s'agissait d'introduire des procédés entièrement nouveaux. Mais, dès que le général Manikovski a été appelé au poste de directeur, il n'y a plus eu une minute perdue.

Il faut avoir vu, comme nous avons pu le voir, l'intimité et la cordialité avec lesquelles travaillent nos officiers et les officiers russes pour se rendre compte de la fécondité nécessaire d'une pareille collaboration. Le général major Vankof, organisateur énergique, et son adjoint, le colonel Vissotchansky, spécialiste éminent, ont prêté à la mission française toutes les forces, toutes les ressources dont ils disposaient. L'initiative privée elle-même s'en est mêlée. Si les détails ne devaient être trop longs, je vous conterais comment tel riche marchand moscovite (un de ces *kouptzi* dont l'audace dépasse souvent celle des hommes d'affaires américains) a fourni spontanément des fonds considérables pour l'installation d'une usine

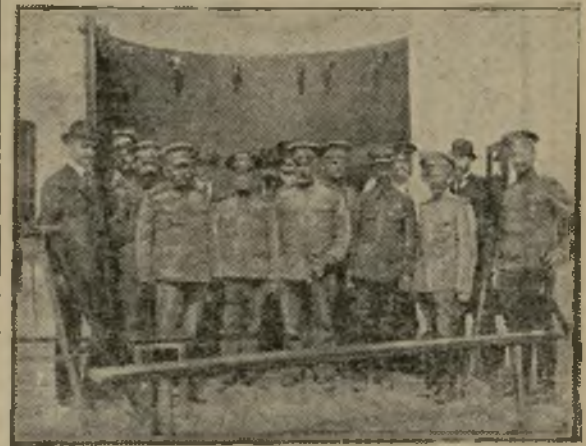
de guerre conforme au plan français et permis de réaliser d'un coup ce qui, sans lui, eût demandé des formalités et peut-être de longs délais. C'est dire combien la Russie estime les services rendus par notre mission. En même temps, ce trait révèle les ressources d'énergie individuelle que possède ce grand empire si mal connu...

J'ai visité l'usine du Mont des Moineaux, l'ancienne usine allemande transformée en atelier de guerre franco-russe, sous la conduite d'un officier français qui s'est battu en Alsace avant de venir à Moscou. Grâce à une facilité prodigieuse, ce soldat, qui est aussi un technicien plein de sens pratique, a réussi à apprendre le russe en quelques mois. Aujourd'hui, il cause couramment avec ses ouvrières et ses ouvriers. Il m'a montré des ateliers modèles, où la division et l'organisation du travail sont portées à leur plus haut point.

Dans cette banlieue de Moscou, séparés de la France par toute l'Allemagne ennemie, les travailleurs des ateliers de chargement profitent, peut-être sans le savoir, des expériences qui ont été faites chez nous. Au point de vue de la salubrité, au point de vue de la sécurité aussi, on peut dire que la perfection a été atteinte. Ainsi, nos officiers se sont ingénies à trouver, dans les ateliers où la mélinite vole en dangereuse poussière, des procédés d'aération nouveaux. Tout a été prévu pour rendre inoffensive la manipulation des explosifs les plus délicats. A ce point de vue encore, c'est un chef-d'œuvre de prévoyance. Et cette prévoyance est récompensée, puisque, depuis que les ateliers sont en marche, il n'y a pas eu un seul accident...

Lorsque l'obus est achevé, verni, peint de gracieuses bandes rouges, bleues ou vertes selon le cas, il est porté au chemin de fer qui communique avec l'usine. De là, il est conduit directement au front.

Le capitaine X... regardait avec une joyeuse confiance ce départ des projectiles, dont la pro-



COLLABORATION FRATERNELLE

Ceux qui préparent les munitions pour le front russe.

duction (comme des graphiques éloquentes l'attestent) ne cesse de croître de mois en mois. Et les suivant des yeux, tandis qu'ils allaient et venaient les monte-charges, notre compatriote me disait :

— Ces obus-là, voyez-vous, sont aussi soignés au dedans qu'au dehors. Ils ont tout le « fini » d'un article de Paris. C'est ce qui les rend inimitables. C'est ce qui fait que toute la science allemande ne les égalera jamais. Regardez-les partir avec une grande espérance : ils emporteront avec eux la victoire et ils feront là-bas, sur le front russe, la terrible besogne qu'ils viennent de faire encore sur le front de Verdun.

Jacques Bainville.

Les loups se mangent entre eux

AMSTERDAM, 26 mai. — Ces jours derniers des rixes sérieuses se sont produites dans la caserne de Terhook, près de Bruxelles, entre soldats prussiens et saxons. Quelques-uns d'entre eux furent tués, mais les autorités militaires ont étouffé l'affaire. On signale d'autre part des mutineries assez graves parmi des troupes cantonnées à Courtrai.

La revue du 28 mai à Vincennes

La revue de la Préparation militaire que le général Dubail passera demain dimanche, à 14 h. 15, s'annonce comme devant attirer sur l'hippodrome de Vincennes une grosse partie de la population parisienne.

Voici quels sont les moyens de transport les plus pratiques mis à sa disposition :

Les chemins de fer de Vincennes (place de la Basilie, qui forment un service ininterrompu aller et retour.

Les tramways allant de Paris et Vincennes à Charenton, Saint-Maurice et Joinville-le-Pont.

Les tramways allant de la station du Métro « Porte de Vincennes » à Charenton, Saint-Maurice, Joinville-le-Pont et Nogent.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LES PERMISSIONNAIRES

par **FABIANO**

L'ARRIVÉE DU PERMISSIONNAIRE

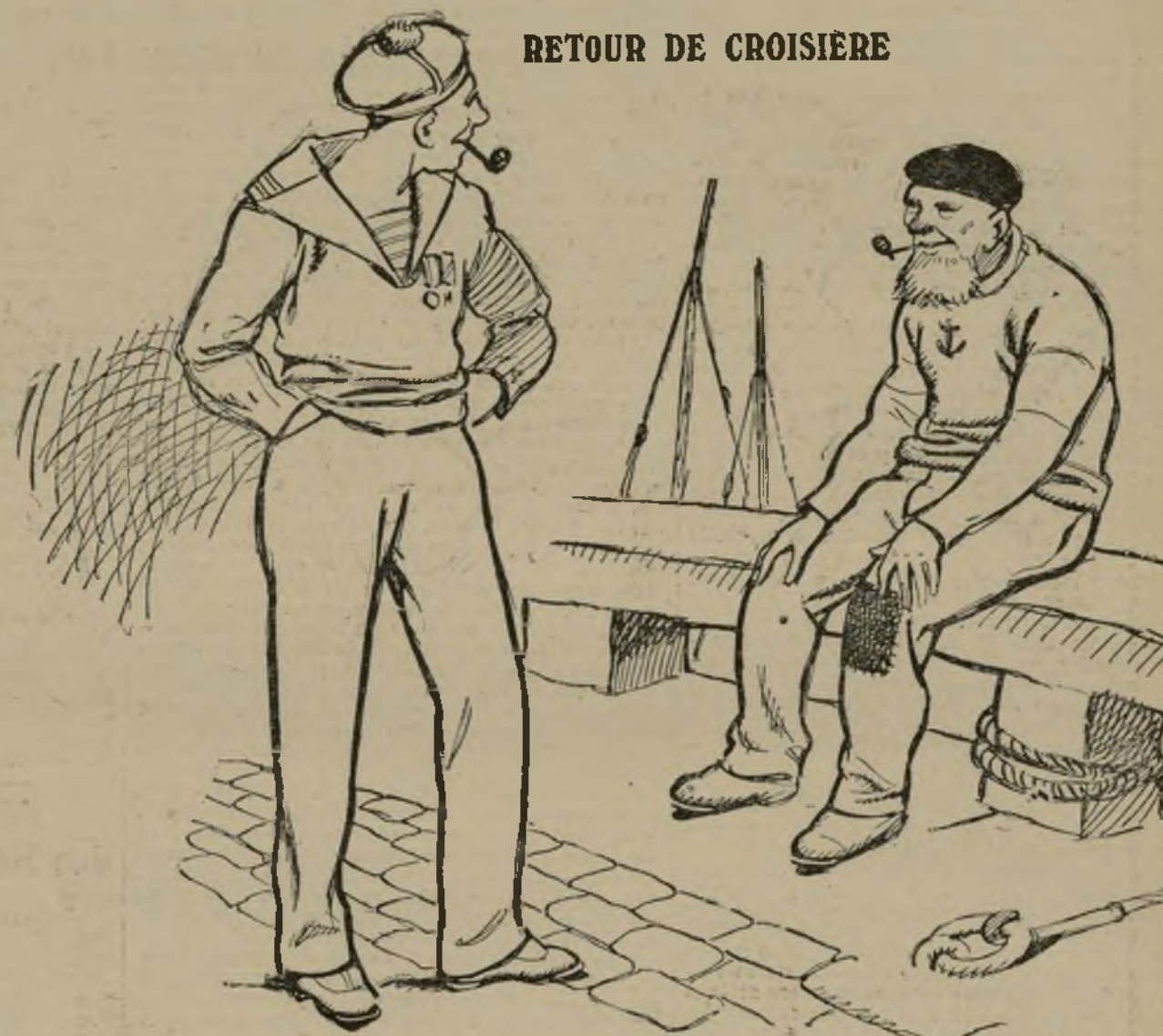
— Jamais il n'eut plus belle allure!
— Jamais elle ne fut plus jolie!



Comment il a
croix!



RETOUR DE CROISIÈRE



— Les Boches, des froussards et des
ivrognes... Ils ne se battent jamais que
« sous l'eau »!!!



— Nous, on est revenu
parce que ça commençait
à chauffer là-bas!
— Vous étiez à Verdun?
— Non! Nous revenons
de Nice!

— Allons bon! V'là que
c'est maintenant des soldats
anglais qui gardent les cafés!



LE DEPART

— T'en fais pas...
on les aura!



A LA CHAMBRE

Une phrase malheureuse
provoque un vif incident

Encore un nouvel incident qui a donné à réfléchir aux partisans de la réunion de la Chambre en comité secret.

La Chambre venait de terminer, hier, par le vote de l'ordre du jour sur et simple, l'interpellation de M. Alexandre Blanc, député socialiste de Vaucluse, sur l'interdiction d'une réunion de chemins organisés pour le 6 mai dernier à Avignon, interpellation développée au milieu de la parfaite indifférence de l'assemblée, quand M. Raffin-Dugens — autre pèlerin de Kienthal — manifesta le désir d'interpeller « sur les discours qui, en ces temps derniers, ont été prononcés au nom de la France ».

M. Aristide Briand, président du conseil, demanda l'inscription à la suite, c'est-à-dire l'ajournement. Le règlement autorisant l'auteur d'une interpellation à parler sur la fixation de la date, M. Raffin-Dugens ne s'en fit pas faute.

S'étant plaint que ses questions écrites n'étaient pas publiées à l'Officiel, ayant protesté contre une déclaration qui, selon lui, préparait l'autre, il s'en prit aux gouvernements des « deux blocs de nations qui se sont rués les uns contre les autres ».

Cette phrase malheureuse déclencha un véritable tumulte.

— Nous voulons une rectification, clamèrent au centre M. Ribeyre et M. Outrey.

M. Deschanel, qui présidait, intervint :

— S'il était entré, dit-il, dans l'esprit d'un Français d'insinuer que la provocation n'est pas venue uniquement de l'Allemagne, ce serait là une pensée sacrilège que tous les Français devraient flétrir !

De très vifs applaudissements accueillirent la protestation présidentielle.

M. Raffin-Dugens tenta une explication embarrassée, déclarant qu'il avait voulu dire que les peuples, trompés par des gouvernements plus ou moins mauvais, étaient conduits aux abîmes. A une énorme majorité, l'ajournement de son interpellation fut prononcé.

Après avoir joint à l'interpellation de M. Albert Larrère une interpellation de M. Margaine (Haute-Marne) sur le refus qui lui est opposé de le laisser mutuler librement dans toute l'étendue de sa circonscription, la Chambre vota les derniers articles de l'ensemble du projet sur la mise en culture des terres abandonnées.

LE COMITÉ SECRET ?

Les délégués des groupes entendront
aujourd'hui le président du Conseil

Les délégués des divers groupes de la Chambre se sont réunis hier pour examiner la question de la formation de la Chambre en comité secret.

Après un échange de vues, la délégation a décidé, avant de statuer, d'attendre dès le lendemain, sur le fond de la question, le président du Conseil.

Cependant, même si le gouvernement s'opposait au comité secret, les promoteurs de la demande, qui continuent à recueillir des signatures, entendent passer outre et déposer ladite demande à la séance de mardi prochain.

La commission du règlement a également délibéré sur les diverses propositions relatives au comité secret. Elle arrêtera aujourd'hui ses conclusions.

De son côté, le groupe de la Fédération républicaine progressiste a décidé hier, à l'unanimité, de s'opposer à toute réunion de la Chambre en comité secret.

Il estime, en effet, que les commissions spéciales peuvent recueillir tous les renseignements utiles pour l'exercice du contrôle parlementaire et que la réunion de la Chambre en comité secret aurait pour résultat de soustraire les élus au contrôle de la nation.

AU SENAT

L'impôt sur les bénéfices de guerre

Le Sénat a consacré hier une nouvelle séance au projet portant établissement d'une contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre.

Une vive discussion s'est engagée sur l'article premier qui revenait sans modification de la commission à laquelle il avait été renvoyé jeudi. M. Ribot, ministre des Finances, insista vivement pour que l'impôt n'atteignît pas les non patentés qui ont traité avec l'Etat sans faire acte de commerce, en l'espèce les agriculteurs qui lui ont rendu leurs propres récoltes. Il obtint satisfaction par le vote d'une disposition additionnelle.

La séance continuera jeudi.

Le retour à la terre
de ceux qui l'ont sauvée

Nos lecteurs savent que la Fédération nationale d'assistance aux mutilés des armées de terre et de mer donnera cet après-midi une matinée de gala dont le produit sera réparti entre les principaux centres de rééducation agricole. Au cours d'une allocution substantielle, basée sur des faits acquis, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, parlera de la nécessité du retour à la terre — vieille question qui devient de jour en jour d'une actualité plus pressante et plus grave — et de l'utilisation possible, souhaitable, des mutilés dans les travaux courants de la ferme et du sol.

Il y a eu dans cet ordre d'idées une série d'expériences déjà nombreuses et il est bon de dire au public — et aux intéressés surtout — qu'elles ont été concluantes, dépassant même ce que l'on attendait, dans le domaine des résultats pratiques.

Avant de s'adresser au public, M. Gabriel Hanotaux a bien voulu nous dire quelle est la nature de ses convictions et sur quels faits il s'appuie pour préconiser le recrutement des mutilés au bénéfice des œuvres agricoles.

Il faut citer en premier lieu les résultats régulièrement acquis par les écoles d'agriculture auxquelles la Fédération des mutilés a déjà fourni des élèves. L'une d'elles est située à Limonest, dans le Rhône. Elle est placée sous la direction et le contrôle de l'Union des syndicats agricoles du Sud-Est. Ses élèves sont dirigés vers les spécialités agricoles pour lesquelles ils montrent le plus d'aptitudes et de connaissances en fin d'études. La seconde école est celle de Beauvais, qui fonctionne sous les auspices de la Société des Agriculteurs de France et reçoit dans les mêmes conditions les mutilés envoyés par la Fédération.

Ici et là on a vu de grands blessés retrouver un métier et reprendre une place active dans les conditions qui les rapprochent le plus de la vie normale.

A côté de ces exemples, M. Gabriel Hanotaux place les résultats d'une expérience personnelle. Avec l'appui du gouvernement, il a en effet créé une école de bergers à Rambouillet, où les blessés peuvent apprendre un métier agréable, ne nécessitant pas d'effort physique et capable de rendre de grands services aux éleveurs, qui réclament un personnel ayant des connaissances spéciales.

Avec le concours du préfet des Alpes-Maritimes, il a mis sur pied une école de jardiniers-fleuristes qui offrira également des débouchés sérieux dans un pays qui fait avec la fleur un important commerce.

Un projet d'école de vignerons, la création d'écoles en Algérie et en Tunisie compléteront ce programme qui ralliera tous les concours et groupera toutes les bonnes volontés.

Même en dehors de France, auprès des fermiers américains, M. Gabriel Hanotaux est assuré depuis longtemps de rencontrer un appui dévoué et une collaboration efficace.

Mort de M^{me} Dieulafoy

M. Maspéro a annoncé hier, à la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la mort de Mme Jane Dieulafoy, en donnant lecture d'une émouvante lettre de M. Marcel Dieulafoy.

M^{me} JANE DIEULAFOY

Mme Dieulafoy, née Magre, s'était illustrée par de nombreuses missions archéologiques, d'intéressantes découvertes en Perse et la publication de romans historiques et modernes dont quelques-uns ont obtenu un grand succès autant par leur forme impeccable que par la thèse qu'ils soutenaient.

Elle était également l'auteur d'un drame en trois actes, *Parysatis*, qui était tiré d'un de ses romans et pour lequel M. Camille Saint-Saëns avait écrit une admirable partition.

CONTRE LA VIE CHÈRE

M. Malvy aux Halles centrales

Justement préoccupé du problème de la vie chère, M. Malvy, ministre de l'Intérieur, s'était déjà rendu, mercredi dernier, aux Halles centrales pour y examiner les dangereux abus qui résultent de la pratique de la « resserre ».

M. Malvy avait pu, lors de cette première visite, se convaincre de l'importance des quantités de denrées qui étaient ainsi soustraites à la vente quotidienne pour les besoins de la spéculation.

Hier matin, M. Malvy a voulu poursuivre son enquête et, de nouveau, dès sept heures et demie du matin, a parcouru les divers pavillons.

Le ministre, qui était accompagné par M. Desvaux, conseiller municipal, directeur du service de l'approvisionnement au ministère de l'Intérieur, a été reçu à sa descente de voiture par MM. Delanney et Laurent, préfets de la Seine et de police, et Guichard, commissaire divisionnaire.

Le ministre a parcouru les pavillons et s'est entretenu avec plusieurs mandataires, et notamment avec M. Dayné, président de l'Union générale des syndicates des mandataires des Halles centrales de Paris. Tous ont chaudement défendu la « resserre », prétendant qu'elle ne favorisait point la spéculation dans les limites où le prétend l'opinion et que, d'autre part, elle avait l'avantage de régulariser les quantités d'approvisionnements mises en vente.

A l'issue de sa visite, M. Malvy, qui ne paraissait pas convaincu, a décidé, d'accord avec les préfets de la Seine et de police, la réunion d'une commission à laquelle seront conviés tous les intéressés.

Cette commission aura spécialement pour tâche de rechercher les moyens de diminuer le plus possible les resserres, soit par le rétablissement de la criée, soit par la création d'une vente de demi-gros qui aurait lieu chaque jour vers onze heures, après l'achèvement de toutes les opérations à l'amiable.

Un nouveau succès
des Bons de la Ville de Paris

L'émission des Bons Municipaux de la Ville de Paris se poursuit dans les conditions les plus satisfaisantes. L'empressement du public est bien tel qu'on l'avait prévu, et il est l'indice de la confiance inébranlable et bien légitime qu'inspirent l'avenir du pays et celui de la capitale.

A l'heure actuelle les souscriptions, émanant aussi bien de petits épargnants que de gros capitalistes, s'élèvent à plus de 250 millions de francs.

On a remarqué, ces jours derniers, que les demandes se portaient principalement sur les Bons à un an d'échéance. Ces Bons à un an jouissent en effet d'un intérêt de 5 fr. 50 0/0, sans retenue pour impôts, alors que les Bons à six mois ne donnent que 5 fr. 25 0/0 l'an. Il y a là une différence de 1/4 0/0 l'an qui est intéressante.

C'est dire que les Bons à un an offrent un placement sensiblement plus avantageux encore que ceux à six mois, et qu'il est compréhensible qu'on les demande de préférence. D'autant plus qu'ils ont aussi l'avantage de comporter pour une durée bien plus longue l'usage par leurs porteurs du droit qu'ils confèrent de souscrire par privilège aux Emprunts que la Ville de Paris pourra émettre avant la date de leur échéance.

Nommons pas d'ajouter encore que les Bons Municipaux sont inscrits sur la liste des valeurs que la Banque de France accepte en garantie d'avances au même titre que les fonds de l'Etat, des départements, des communes et des compagnies de chemins de fer.

En somme, ces Bons constituent un excellent emploi de capitaux. Grâce à la diversité de leurs coupures (100, 500 et 1.000 francs), ils sont accessibles à tous ; enfin ils sont délivrés immédiatement contre espèces, sans perte de temps, aux guichets de la Caisse Municipale.

Faut-il rappeler de nouveau que depuis le début des hostilités les dépenses de la Ville ont été réduites autant qu'il a été possible de le faire sans amener un ralentissement dans la marche des services publics et sans occasionner de répercussion fâcheuse sur le bon fonctionnement ? A aucun moment, même le plus critique, la vie de notre grande capitale n'a été suspendue. Aussi, dès le lendemain de la victoire, la Ville de Paris pourra-t-elle reprendre immédiatement la grande place qu'elle occupait dans le monde avant l'agression sans nom que nous avons subie.

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
13, rue Pavée, Paris
Se trouve dans toutes les Pharmacies

A L'HOPITAL

LOULOU

A l'hôpital où il était infirmier, tout le monde appelait Loulou, même le sergent infirmier major, même les infirmières, même les médecins; si bien qu'on ne savait plus si c'était son nom ou un surnom. Peut-être y avait-il un peu des deux, il devait s'appeler Boudoux ou Loubous ou quelque chose d'approchant; mais tout naturellement on en avait fait Loulou.

C'était un grand diable maigre et sec, dégingandé, avec de longs bras, de petits yeux ronds et agulièrement aigus. On l'avait versé dans l'auxiliaire pour un point d'asthme qui lui dormait le souffle court; d'ailleurs, il n'était plus jeune et passait plus que son âge.

Au début de la guerre, on le mobilisa au dépôt de son régiment. Pendant bien des mois, il se livra à la compagnie d'autres auxiliaires à des besognes diverses, multiples et variées, et puis un beau jour le fourrier sortit du bureau avec une liste, fit l'appel, s'assura que personne ne manquait et puis annonça :

— Les gars, demain, en route, vous allez à Paris pour être infirmiers.

On expédiait en bloc tout le lot d'auxiliaires qui composait le dépôt, mais Loulou interpréta cette décision tout autrement, il resta persuadé qu'on avait choisi à cause de son intelligence et des connaissances spéciales qu'il avait acquises dans son métier.

Or, savez-vous quel était le métier de Loulou? Loulou était ratier, et cette profession assez étrange ajoutait encore au pittoresque de sa personne.

Loulou était ratier. Depuis des années, il s'en allait dans les villes et les villages de la contrée, de gros souliers aux pieds, un bâton ferré à la main, sur le dos, maintenue par une courroie de cuir, une boîte en bois pleine de choses mystérieuses.



Il entra dans les maisons et demandait s'il y avait des rats à détruire. Il avait ses clients qu'il visitait régulièrement. On payait ses services comme on aurait pris une assurance; il s'engageait à faire disparaître la gent des rats qui infestait la demeure, de la cave au grenier.

Il était célèbre à dix lieues à la ronde et jouissait d'une grande popularité. Les hommes aimaient à parler avec lui, les simples le croyaient un peu sorcier et les enfants méchants en avaient peur, car les uns les avaient menacés de les mettre dans la cage du tueur de rats. Il n'y avait pas de bonnes choses s'il n'y était pas. Il savait tourner galement un compliment à la mariée; quant aux demoiselles d'honneur et en général à toutes les invitées, elles pouvaient l'entendre sans rougir et pouffer de rire, car c'était un joyeux drille qui aimait les plaisanteries...

A l'hôpital, il fut tout de suite célèbre : c'était un plaisir de le voir déambuler dans le jardin et à travers les salles, vêtu de toile blanche, des espadrilles aux pieds et le képi enfoncé jusqu'aux oreilles. Sitôt qu'il vous connaissait depuis cinq minutes, il vous faisait mystérieusement quel était son métier, vous faisait tout de suite établir les distances. Il y avait quelques professions qu'il considérait comme aussi avantageuses que la sienne. Mais il n'en connaissait aucune de plus belle, seulement il était bon prince et ne faisait jamais personne.

Quand un nouveau malade entra à l'hôpital, il devait remplir une fiche qui servait pour le contrôle du vestiaire. Loulou s'avançait gravement avec ses papiers et un crayon et commençait par s'enquérir de la profession de l'entrant. Quelle que fût la réponse, il demandait :

— C'est-y que tu sais écrire ?

Et il ajoutait :

— Parce que moi je sais, tu n'aurais qu'à me dire ce qu'il faut mettre.

Il était très fier de connaître à fond tous les couloirs de l'hôpital et de ne jamais se perdre quand on l'envoyait dans un autre service. En vérité, ce n'était pas une petite affaire — le Minotaure avait trouvé son maître dans l'architecte qui avait fait les plans de l'hospice, et Loulou, nouveau fil d'Ariane, rendait de grands services aux hospitalisés, petits-fils de Thésée.

Rencontrait-il un malade errant comme une âme en peine le long des couloirs infinis, il l'abordait avec un sourire radieux :

— Je parie que tu es perdu ?

Et quand l'autre lui en faisait l'aveu, sa joie était à son comble :

— N'aie pas peur, je vais te conduire. Viens avec moi.

Il remettait l'égaré dans le droit chemin et quelquefois l'accompagnait jusqu'au bout. En revenant, il lui demandait à brûle-pourpoint :

— Je parie que tu ne saurais pas me dire d'où on vient ?

Souvent, le malade se trompait — il était passé par tant de couloirs et tant de cours ! Alors, Loulou triomphait et expliquait. Quelquefois, l'autre tombait juste, alors il se contentait de dire, un peu vexé :

— Oui, c'est bien ça; mais il y en a beaucoup qui se trompent. Qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

Tout le monde l'aimait beaucoup parce qu'il était toujours prêt à rendre service, qu'il ne rechignait pas à l'ouvrage et qu'il mettait à exercer ses fonctions un pittoresque très réjouissant. Les malades lui faisaient raconter des histoires et ses camarades le considéraient comme un être précieux, parce qu'il était le remplaçant perpétuel des gardes qu'il y avait à prendre de cinq à sept, car jamais Loulou ne sortait de l'hôpital.

Il y avait deux mois qu'il était à Paris et il n'en connaissait que le chemin du quai de la Rapée, dépôt des infirmiers, à l'hôpital; encore n'avait-il fait ce chemin qu'une fois et en détachement. Les vieux bâtiments et le grand jardin contentaient sa curiosité; il ne cherchait pas à savoir ce qui se passait de l'autre côté des murs.

Enfin, un soir, sur les instances de ses camarades, il passa sa capote bleue, enfila son pantalon de drap, chaussa ses gros souliers et sortit. Le lendemain, tout l'hôpital, anxieux, le questionnait.

Il ne semblait guère enthousiasmé par les splendeurs de la capitale :

— Non, vrai de vrai, pour ressortir je ne ressortirai plus : ça n'en vaut pas la peine. Paris c'est grand, je ne te dis pas; mais tu entres dans un bistro, personne ne te dit bonjour, tu bois dans ton coin, tu paies et tu t'en vas. Comme chez les sau-



vages, autant dire. Parle-moi de Saumur, là au moins ce sont des : « Bonjour Loulou par-ci; viens boire un verre par-là. » Mais votre Paris, vrai, je ne vois pas ce qu'on y trouve de si beau.

Et plus jamais il ne sortit de l'hôpital, préférant, tel César, être le premier dans un village que le second dans Rome.

André Warnod.

LA VIE INTELLECTUELLE

"La Maison anxieuse"

Voici, de Lucien Descaves, un livre étonnant sous un titre de tristesse et d'angoisse, d'espérance néanmoins : *La Maison anxieuse*. Et c'est la psychologie des braves gens qui ont des enfants, des maris, des parents au front ou qui attendent simplement, en patriotes loyaux, la fin de la guerre. Surtout la psychologie des braves gens du peuple; car Lucien Descaves aime le peuple, cette masse énorme et un peu confuse et toute-puissante que l'on appelait autrefois : le populaire. Il a le sentiment du peuple, et ce n'est pas une qualité médiocre que de traduire avec quelque intensité ce sentiment dans des livres.

Lucien Descaves s'est, à plusieurs reprises, voué à ce soin. Je ne parle point seulement des deux pièces de théâtre dont il est l'auteur avec Maurice Donnay : *la Clairière*, *les Oiseaux de passage*, dans lesquelles il étudie les aspirations rénovatrices ou les élans révolutionnaires du peuple. Je ne parle point seulement de son roman : *la Colonne*. Je parle surtout de son roman : *Philémon vieux de la vieillesse*. Roman, oui, mais roman et histoire, recueil d'observations sur la vie du peuple aux environs de 1870. Philémon, c'est un combattant de la Commune, et Lucien Descaves l'aime comme un frère. Il l'aime avec une sorte d'attendrissement toujours attentif et toujours patient. Il l'aime.

Lucien Descaves aime le peuple, et il le peint volontiers.

Certes, *la Maison anxieuse*, maintenant, est la maison du riche comme la maison du pauvre. Toutes les âmes françaises frémissent dans toutes les maisons. « Tous les coups de canon, tous les bruits de la tranchée, de la bataille et de l'hôpital retentissent dans la maison anxieuse. Que ses locataires laissent plus ou moins paraître ce qu'ils éprouvent, ils vibrent à l'unisson et passent constamment de la confiance à l'abattement, de la tristesse à la joie, du soupire de soulagement aux larmes. » Et c'est l'union de tous dans l'anxiété. Mais Lucien Descaves est particulièrement sensible à l'anxiété populaire. Nous avons connu des romanciers qui ne s'intéressaient qu'aux amours des aristocrates et n'étaient enclins à conter que les drames et les crimes des personnes pourvues de rentes considérables et d'une « situation » importante dans la « société ». Chacun a ses préférences. Et vous conviendrez bien que celle de Lucien Descaves se peut expliquer : je ne suis même point éloigné de penser qu'elle peut se justifier parfaitement.

Mais cet amoureux du peuple est disposé fréquemment à lui dire la vérité.

La vérité ou « ses vérités », ses petites vérités au jour le jour, et qui trahissent ses petits défauts.

Parfois, Lucien Descaves semble avoir une ironie assez caustique. Il ne veut observer que la réalité. Ainsi, « dans la maison anxieuse, l'allocation que touchent quelques femmes revêt tous les caractères, le caractère provisoire et le caractère définitif. C'est tantôt un secours, et tantôt un appoint au salaire, tantôt un droit légitime et tantôt un abus. C'est, pour les unes, le miracle de la multiplication des pains, le strict nécessaire, et, pour les autres, une friandise, un affût ou le cinéma deux fois par semaine. » Naturellement, Lucien Descaves s'attarde surtout, comme il a raison ! au spectacle de la mère dont le mari est dans les tranchées, qui, pour ses deux enfants et elle-même, est réduite à l'allocation de quarante-cinq sous par jour, qui devient capable de prodiges, qui est la fourmi laborieuse et prévoyante, qui veille à la tenue du petit logement, aux devoirs des enfants, et qui trouve encore le moyen, en exécutant quelques travaux d'aiguille à la maison pour une entrepreneuse, d'envoyer une fois par semaine un petit colis sur le front !

Mais ici l'ironie reprend ses droits. L'ironie devient du sarcasme.

« Un propriétaire m'a dit : « La Maison anxieuse... » un beau titre ! Vous, au moins, monsieur, vous commencez à prendre nos inquiétudes... »

Et c'est la trêve des loyers ! La plupart des locataires de cette maison ne paient pas leur terme, et, de ne pas le payer, ils manifestent une satisfaction féroce, une allégresse de Peaux-Rouges en délire. Au demeurant, ils sont de bons enfants. Mais le propriétaire ne leur fait plus peur. Et le locataire a même oublié les dates du terme. Le 8 et le 15 de certains mois, qui, autrefois, n'étaient pas sans les préoccuper rudement, sont des jours comme tous les autres jours, des jours qui ne se distinguent pas du commun des jours, qui sont déçus de leur prestige tyrannique et obsédant, et qui ne sauraient plus, sous aucun prétexte, avoir de signification grave pour les locataires. Est-ce que cela durera ? Hélas ! Lucien Descaves ne s'abuse pas, et il sait justement que les trêves ont ce caractère très spécial, mais absolument essentiel, d'être momentanées. Qu'importe ! La trêve des loyers sera un beau souvenir dans l'existence des locataires ! Et Lucien Descaves est content de leur contentement, il jubile de leur jubilation exubérante et naïve...

J. Ernest-Charles.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le "Message Book"

Au *Cog Noir*, où Ada Green sert en qualité de barmaid, j'ai souvent écouté les récits des soldats qui prirent part à cette longue guerre.

Si nous sommes plusieurs camarades à nous retrouver chaque soir dans ce public-house enfumé, lieu de rendez-vous habituel des équipages des navires marchands du vieux port, c'est à cause de la réputation de sa bière. C'est aussi parce que la jeune Ada est experte à tenir son monde sous le charme d'un plaisant sourire. Plus d'un en ont eu la tête complètement tournée. En ce qui me concerne, j'ajouterai bien vite que certaines observations qu'il m'a été donné de faire ont plutôt refroidi mes enthousiasmes. Et j'ai déjà noté, avec Llewellyn Jones, le Gallois, qui, comme tant d'autres, a, sans succès, demandé sa main, que la demoiselle réserve surtout ses attentions pour les Tommies, les travailleurs des arsenaux et les hommes de la marine du roi, qu'elle engage assez volontiers à parler, à une heure où, comme à présent, il faudrait que chacun sût avant tout *retenir sa langue*.

Or, l'autre soir, comme le vent soufflait en tempête sur la rade, Bob Hawkins, un ancien apprêteur de chiens de mer au Barbican, qui a repris l'uniforme en août 1914 et s'est battu à Mons, sur l'Yser et puis en Artois, Bob entra en compagnie de deux civils. Et un nom, Harry Kohl, revint à plusieurs reprises sur les lèvres de Bob — et je vis qu'Ada Green paraissait écouter avec un intérêt marqué.

Dans le bruit tumultueux des conversations, de nouveau, les plus basses insultes crépitèrent comme une salutation à l'égard de ce « blighter d'Harry ». Alors, Ada tendit l'oreille pour de bon.

La colère de Bob enflait évidemment sa voix : bientôt, elle domina la salle. Ce fut ainsi qu'on apprit que l'homme en question, engagé dans le *Middlesex Regiment* pour la durée de la guerre, avait soudainement disparu dans des circonstances assez obscures.

Ada faisait semblant de découvrir un parfum tout à fait exquis à une large rose dans laquelle elle enfouissait son nez.

Alors, quelqu'un, un des civils, demanda à Bob :

— Et quand donc, *matey*, l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Et Bob s'exprima à peu près ainsi :

— Nous traversons en colonne un village que les Boches avaient évacué quelques heures auparavant. Tous ses habitants avaient fui. Pour étancher ma soif ardente, rompant les rangs, j'entrai dans une auberge avec mon ami Snell, sans grand espoir d'y découvrir une âme qui vive.

« Pourtant, deux femmes étaient là, dans une misérable salle, qui tricotaient en silence, tandis qu'un vieillard presque squelettique, assis auprès d'une haute cheminée sans feu, pleurait, la tête entre ses mains. Rien dans la maison, pas la moindre bouteille : les Prussiens avaient tout balayé. La détresse de ces malheureux était bien faite pour vous remuer le cœur. « Sauvez-vous, leur criai-je avant de m'éloigner en courant, les Allemands vont bombarder le village. » Ils secouèrent faiblement la tête, comme si la mort leur avait été maintenant indifférente.

« — Bob, me dit Billy Snell quand nous eûmes rejoint le peloton, je donnerais beaucoup pour retourner à l'improviste dans cette baraque : quelque chose m'y a paru assez louche.

« — Quelque chose ?...

« Bob se mit à siffler.

« Deux heures plus tard, nous recevions un nouvel ordre. Il fallait retourner sur nos pas et occuper définitivement le village. On y fut à la nuit tombante. Et, tout de suite, Bob, qui n'avait pas oublié l'auberge, m'y entraîna avec le lance-corporal Bowden. Par mesure de précaution, nous approchâmes la maison par derrière. Il y avait là une fenêtre donnant sur un petit jardin : le nez collé aux vitres, nous épiâmes l'intérieur du débit. A la lueur d'une chandelle qui éclairait faiblement la salle, nous pûmes voir le vieux, à demi entré dans la cheminée, qui dictait à une des femmes des notes qu'on lui transmettait par téléphone.

« En cinq secs, Bowden et Snell eurent réglé leur compte. A l'étage supérieur où je grimpai en hâte, à la recherche de la deuxième femme, je la découvris, lorgnette en main, en train d'inspecter l'horizon. Elle entendit mes pas, elle voulut fuir, gagner un toit voisin. Trop tard !... J'avais déjà tiré, elle s'effondra dans le vide.

« Quelle surprise, en la ramassant ! Il y avait un

pantalon d'homme sous ses jupes ; une perruque grisait à ses côtés et je reconnus Harry Kohl.

« Il allait mourir et il le savait.

« — Bob, plaïda-t-il, à vos yeux, je suis un traître, traître au roi, traître à l'empire, et aussi méprisable qu'un chien. Rappelez-vous que mon père naquit Allemand : fils d'Allemand, je meurs pour mon pays, dit-il en rendant par la bouche un flot de sang. Il reprit, au bout de quelques instants : « Peut-être, eu égard à cela, voudrez-vous agir en sportsman et prendre en note ma volonté dernière et remettre ces quelques papiers à celle qui devait être ma femme ? »

« Et parce que je savais qu'un vieil usage sacré de l'armée britannique veut que les docteurs et les infirmiers portent sur eux un carnet spécial, le « Message Book », où ils recueillent les paroles des soldats mourants pour les transmettre à leur famille, j'inscrivis sur cette enveloppe qu'il me tendit ces mots que le félon prononça d'une voix faible :

« A Rosa Steinberger, de Portsmouth, je laisse, avec ma dernière pensée, tous mes biens personnels et cette enveloppe, que le private Bob Hawkins lui remettra. »

« Il rendit l'âme quelques instants après.

« De retour au pays, où je suis venu guérir mes blessures, j'ai longtemps cherché dans Portsmouth cette Rosa Steinberger et j'ai sans succès dépensé un « quid » de ma poche, oui, un souverain d'or, ce qui est beaucoup pour un soldat, en annonces versées dans les journaux pour entrer en communication avec elle.

« En désespoir de cause et pour demeurer fidèle à mon engagement vis-à-vis du mort, j'ai pris le parti d'informer les autorités militaires des circonstances et, après enquête appropriée, mes chefs se sont trouvés d'accord pour penser que la personne en question, pour certaines raisons soupçonnées par le Special Service, n'avait pas intérêt à réclamer des documents, peut-être compromettants, et qu'elle restait prudemment dans l'ombre, sous l'anonymat de quelque nom d'emprunt.

« Là-dessus, je suis venu à Plymouth, au dépôt de la citadelle. Et, camarades, termina-t-il en jetant un froid coup d'œil dans la salle, c'est une chose vraiment singulière : je nourris cette fois l'étrange idée qu'il me sera bientôt donné de pouvoir, enfin, transmettre le « Message. »

Tous les yeux, pour une raison mystérieuse et qu'il ne m'appartient pas d'analyser, s'étaient tournés d'instinct vers Ada Green, qui avait pâli atrocement et qui chancelait, parce qu'elle avait compris ce que cela signifiait pour elle.

En cet instant, les deux civils qui se trouvaient en compagnie de Bob et qui étaient deux « tees » passèrent derrière le comptoir d'acajou et appliquèrent sur l'épaule de la mignonne demoiselle la main un peu lourde de la Justice.

Et nous approuvâmes tous, parce qu'il y en a vraiment trop de cette sorte, Allemands de naissance ou de cœur, déguisés sous des noms britanniques, et qui profitent traitressement de l'hospitalité et de la liberté proverbiales de la vieille Angleterre pour perpétrer leurs mauvais coups contre la sécurité du Royaume.

André Savignon.

TRIBUNAUX

Les sujets ennemis peuvent-ils ester en justice ?

Sur cette question d'ordre judiciaire, les deux solutions ont été proposées. Oni, a déclaré la quatrième chambre civile ; non, a répondu le président Moullet. La troisième chambre va être appelée à se prononcer à son tour dans un procès concernant l'Allemand Geissler. Des créanciers de la Société des grands hôtels de l'Etoile, mécontents du jugement déclarant la société en état de cessation de paiement, font appel de cette décision. Ils ont assigné M. Raynaud, syndic de la Société, et Geissler en personne. La Cour se trouve donc en présence de deux solutions : on elle devra ordonner le *profil joint* en admettant la thèse d'un Allemand vulgairement assigné, et ordonner réassignation pour la continuation de la procédure, ou bien elle mettra Geissler hors de cause comme incapable, et rendra, malgré son absence, un arrêt contradictoire.

Vol de documents intéressant la défense nationale

Un sujet suisse, du nom de Baeschlin, entré, le 1^{er} juillet 1915, en qualité de dessinateur à l'usine Deichaux, à Saint-Ouen, qui fabrique des obus, des bombes et des produits incendiaires pour l'aviation.

Baeschlin ayant dérobé des pièces confidentielles intéressant la défense nationale, les communiqua à un dame Sina Schneider. Arrêté, le dessinateur comparait, hier, devant le deuxième conseil de guerre siégeant à huis clos. Après plaidoirie de M. Vileau, le conseil ayant répondu affirmativement aux questions posées, mais accordant les circonstances atténuantes, a condamné Baeschlin à une année d'emprisonnement.

La vente de la cocaïne

Le 16 mars dernier, on arrêtait, rue de Turin, un individu qui fut trouvé porteur de cocaïne. Il déclara avoir acheté ce stupéfiant chez M. Georges Nardin, pharmacien rue de Chéry, déjà condamné deux fois pour ce même délit.

Le pharmacien comparait, hier, devant la huitième chambre correctionnelle, en compagnie de MM. Lebrun et Dechaume, placiers en produits pharmaceutiques, qui avaient servi d'intermédiaires pour la vente d'un kilo de cocaïne à M. Nardin.

Le tribunal a condamné Georges Nardin à deux mois d'emprisonnement et 3.000 francs d'amende ; Lebrun à 100 francs d'amende. Le placier Dechaume a été acquitté.

LES NOUVEAUX AUTOBUS

La Compagnie Générale des Omnibus de Paris a l'honneur d'informer le public que les omnibus automobiles vont être remis en service sur la ligne E « Madeleine-Bastille » le 1^{er} juin prochain. Pour débiter, les départs auront lieu toutes les 5 minutes.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.



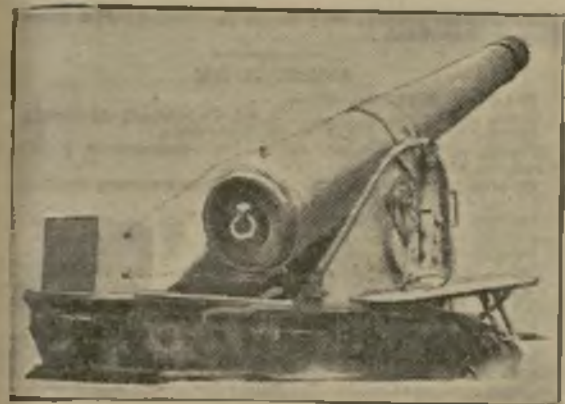
La musique royale du régiment des Guides, qui, par autorisation du roi Albert I^{er}, vient prendre part au festival qui aura lieu demain dimanche aux Tuileries, est arrivée, hier, à la gare du Nord où elle a été reçue par un représentant du gouverneur de Paris. Quelques instants plus tard le détachement se rendait à la caserne de la Nouvelle-France.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les canons électriques

La guerre de tranchées a fait réapparaitre sur le terrain des opérations toute une série d'engins anciens que l'on pouvait croire définitivement classés comme pièces de musée d'artillerie. C'est une véritable exposition rétrospective. Cependant le fait, à la réflexion, n'a rien qui doive surprendre, car si la guerre actuelle marque sur ses devancières des progrès techniques considérables, elle n'en a pas moins ressuscité certaines de leurs méthodes qui réclament pour leur application les mêmes instruments qu'autrefois. Ainsi les crâpouillots, les lance-bombes, les grenades, depuis deux ans ont les honneurs de la guerre de positions.

Aujourd'hui c'est le canon pneumatique inventé en 1893 et perfectionné par les Américains que



Un canon électrique

les belligérants remettent en usage. On sait que sa supériorité est de pouvoir lancer sans bruit des bombes renfermant une forte charge d'explosif.

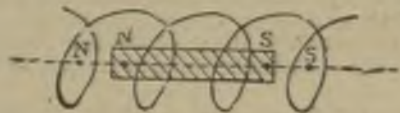
Peut-être allons-nous aussi revoir le canon électrique qui a été inventé en 1903 par un professeur norvégien M. Birkeland. Les premiers résultats permettaient d'attendre beaucoup de l'avenir. Mais les puissances européennes, après s'être considérablement intéressées à ce nouvel engin se lardèrent pas à le délaisser par suite des perfectionnements portés aux poudres. Cependant, plusieurs officiers d'artillerie ne furent pas sans vivement regretter cet abandon et des recherches furent continuées dans les divers pays européens. Des canons de ce type furent même construits.

Avec le canon de Birkeland il s'agit bien encore de la projection des obus, mais celle-ci n'est plus due à la poudre explosant par le choc : c'est le courant électrique qui est générateur de la force motrice nécessaire.

Cette invention repose sur des notions classiques relatives au solénoïde et à l'aimantation.

On sait que les solénoïdes qui sont des conducteurs enroulés en spirales, possèdent toutes les propriétés des aimants. Si on suspend un solénoïde traversé par un courant, son axe, c'est-à-dire la droite qui passe par les centres de tous les cercles, se place dans le méridien magnétique comme le ferait l'axe d'une aiguille aimantée. Le courant développe en un mot deux pôles : un pôle qui se tourne vers le nord et un autre pôle qui se tourne vers le sud.

Un solénoïde se comportant comme un aimant, si on lui présente un autre solénoïde (ou un autre aimant, ce qui revient au même), on constate que



Equilibre d'un barreau de fer placé dans un solénoïde

N Pôle Nord ; S Pôle Sud

deux pôles de même nom se repoussent et que deux pôles de nom contraire s'attirent.

Le plus, si un barreau de fer doux est approché du pôle nord, par exemple, d'un aimant ou d'un solénoïde, il y a aimantation. Il se forme près du pôle influent un pôle contraire (ici nord) et à l'autre extrémité un pôle de même nom (ici sud). Deux pôles de nom contraire se trouvant en présence, le barreau de fer est attiré.

Le principe essentiel de ce canon électromagnétique est le suivant : le tube est formé de spirales conductrices que traverse un courant au moment du tir ; le projectile est, en somme, un barreau de fer qui s'aimante et est attiré d'après les lois magnétiques.

Si le solénoïde est traversé par un courant d'une grande puissance, le barreau est attiré avec violence au centre de la spirale et y est maintenu avec force. En effet, le pôle sud du morceau de fer aimanté se trouve en présence du pôle sud du solénoïde et le pôle nord de ce dernier près du

pôle nord du barreau. Comme deux pôles de même nom se repoussent, aucun déplacement ne peut se produire.

Cependant dans la construction du canon, il fallait de toute nécessité remédier à cet inconvénient, car l'engin ne serait attiré violemment que jusqu'au milieu du tube.

Dans ce but, M. Birkeland avait formé le tube de son canon de solénoïdes courts et plats et il interrompait le courant dans ces spirales une à

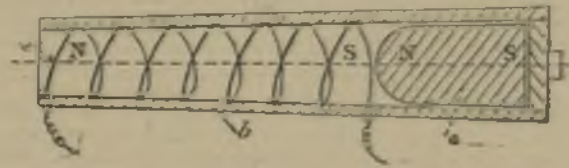


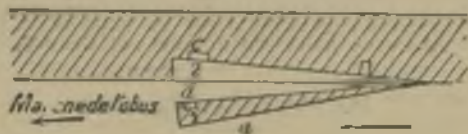
Schéma du canon électrique

N Pôle Nord ; S Pôle Sud
a Solénoïde ; b Tube du canon ; c Obus

une, au fur et à mesure que le premier pôle du projectile en fer avait été attiré par elles. De cette façon, l'autre pôle ne se rapprochait jamais assez des spirales traversées par le courant pour qu'une répulsion retardatrice puisse se produire.

Pour interrompre le courant, M. Birkeland avait mis, dans ses premiers essais, à l'avant du projectile une flèche d'interruption, faite de fibres végétales américaines. Cette flèche, en repoussant de côté quelques petits ressorts de contact dans l'intérieur du canon, interrompait le courant dans les spirales qui avaient déjà attiré le projectile et se trouvaient à proximité de son pôle antérieur, si bien que le second pôle ne pouvait être pratiquement influencé le courant n'existant plus dans les solénoïdes à son passage.

Malgré tout, cette interruption mécanique constituait un point défectueux, aussi l'inventeur n'a-t-il pas tardé à modifier le mode d'interruption qu'il fit alors dériver du principe suivant : Quand le projectile s'avance à l'intérieur du solénoïde, le pôle magnétique antérieur produit dans la spirale un courant contraire dont l'intensité va en augmentant à mesure que la vitesse du projectile s'accroît. Ce contre-courant peut devenir égal au courant qui traverse le solénoïde, si bien que s'il a le temps d'agir, il supprimera le courant primaire. Des calculs faits par M. Birkeland, et dans le détail desquels il est inutile que nous entrions, lui ont permis de déterminer les dimensions des spirales nécessaires pour que le projectile, en



Détail du contact automatique qui établit le courant dans la partie antérieure du canon
a levier ; c d contacts électriques

passant, y produise un courant contraire annihilant le premier.

L'inventeur a pu essayer sur son canon des courants assez intenses sans que l'échauffement des spirales ait été assez élevé pour inspirer des craintes au sujet de son bon fonctionnement. On sait qu'une spirale traversée par un courant très fort, ne tarde pas à fondre. Mais on peut cependant faire passer dans un conducteur un courant très intense, à condition qu'il n'agisse que pendant un temps d'une extrême brièveté. En effet, l'échauffement d'un conducteur est proportionnel au temps et au carré de l'intensité du courant. Or, comme le tir est très rapide, quelques centièmes de seconde à peine, on conçoit fort bien que la chaleur dégagée par un courant intense soit relativement minime et ne dépasse pas une valeur raisonnable.

M. Birkeland a de plus installé sur son canon, comme le courant primaire n'agissait pas économiquement sur toutes les parties du tube, un système qui permet au projectile d'établir lui-même le courant dans les spirales à une distance convenable devant lui. En effet, les spirales qui se trouvent à l'extrémité du canon n'exerçaient au commencement aucune influence notable sur le premier pôle du projectile. Au premier moment le courant n'est établi que pour le premier tiers du canon. Dès que le projectile commence à se mouvoir, il agit sur un levier en métal qui établit le courant pour le deuxième tiers et enfin, lorsque le projectile a parcouru une certaine partie du tube il en est de même pour le troisième tiers.

M. Birkeland a d'abord commencé par construire deux modèles réduits de son canon, avec lesquels il a projeté sans aucun bruit des torpilles aimées d'une vitesse de 50 m. à la seconde. La force électromotrice employée était d'environ 500 volts. Un de ces tubes était en expérience, en vue de lancer des obus de 500 kilos, doués d'une vitesse de 200 m. que l'on pourrait porter à 600 mètres, ainsi que le prouve le calcul. L'inventeur a d'ailleurs poursuivi postérieurement d'autres recherches en vue d'une application réelle de son système.

D'ailleurs les perfectionnements apportés au premier modèle sont considérables. Le tube rayé, Ayuntamiento de Madrid

ainsi que celui des pièces actuelles serait certainement très apte à servir sur des navires pour lancer des torpilles chargées des matières les plus explosibles, ce que la poudre ne permet pas de réaliser. On pourrait aussi utiliser ce canon pour lancer sans bruit des torpilles aériennes.

Une morille phénoménale

Tous les mycophiles vont être émus par la vue de ce prodige : une morille grosse comme un chou-fleur et pesant exactement un demi-kilo. Placée à côté de deux morilles normales, avec une pièce de cinq francs comme échelle de proportions, ce phénomène donne l'impression flûte de ce qu'il était réellement ; on l'a trouvé ces jours derniers dans les sapinières des monts du Velay, à 1.100 mètres d'altitude.

Outre sa taille monstrueuse, il offrait cette particularité de présenter un chapeau d'un brun noir, brillant et velouté, plissé, ruché, frisé et qui dégageait un arôme incomparable ; or, il est admis,



chez les amateurs de morilles, que les sujets trop développés (une morille trop développée est celle qui dépasse la grosseur d'un œuf et qui pèse 50 grammes), sont défrisés, décolorés, spongieux et dénués de parfum. La nature est comme l'amour et « n'a jamais connu de lois... »

La réforme de l'heure légale

La commission sénatoriale chargée de l'examen de la proposition relative à l'avance de l'heure légale a entendu hier M. Lallemand, membre de l'Institut, qui lui a fait connaître les raisons pour lesquelles le bureau des longitudes et les sections d'astronomie, de géographie et de navigation de l'Académie des Sciences, se sont montrés hostiles à la réforme.

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a ensuite indiqué, au nom du gouvernement, les motifs qui justifiaient la réforme et insisté pour son adoption.

La commission continuera son examen lundi. Elle a nommé M. Poinson rapporteur.

L'ESPION COUDOYANNIS exécuté à Vincennes

L'espion Constantin Coudoyannis, de nationalité grecque, avait été condamné à la peine de mort, le 16 mars dernier, par le troisième conseil de guerre. Il était inculpé d'avoir fourni à l'Allemagne des renseignements sur les emplacements, les effectifs et les mouvements des forces françaises ou alliées, sur les transports de troupes par mer, sur les travaux de défense exécutés dans les places de guerre. Coudoyannis s'était pourvu en cassation. Le 13 avril dernier, la chambre criminelle avait rejeté le pourvoi.

Hier matin, à 2 h. 1/2, le commandant Mareel, commissaire du gouvernement, le capitaine Bouchardon, M. Boucard, juge d'instruction, le lieutenant Navarre et l'adjudant Rivière, greffiers, se sont transportés à la prison de la Santé. Réveillé, le condamné apprit avec courage qu'il n'avait plus à garder d'espoir. Il renouvela les aveux déjà faits devant les juges.

Un fourgon le conduisit sur le lieu de l'exécution, au polygone de Vincennes. Après avoir refusé qu'on lui bandât les yeux, Coudoyannis récita une prière en sa langue maternelle. A 5 heures 10 minutes, l'espion était fusillé.

Œuvre des réformés de la guerre

Enlre (un lecteur), versé à Excelsior..... 13 fr.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

Petite gazette de la Comédie

Le Marquis de Priola, dont le succès se fortifie à chaque représentation, les *Rantau* et la *Marche nuptiale* ont tenu l'affiche mardi, mercredi et jeudi, en soirée. Mercredi dans la journée a eu lieu un nouveau « gala », celui-ci en l'honneur des marins de France. Les spectacles « extraordinaires » donnés dans la Maison devenant de plus en plus fréquents, je crois devoir attirer l'attention du Comité d'Administration sur ce point délicat : on joue, au cours de ces galas, des actes nouveaux choisis par les organisateurs de la représentation, mais en dehors de tout contrôle des sociétaires. Cependant ces pièces porteront sur la couverture de l'ouvrage imprimé : « Représentée pour la première fois à la Comédie-Française le ... » Il y a mieux : récemment, un artiste nommant l'auteur d'un acte donné en pareille circonstance a annoncé : « La pièce que la Comédie-Française vient d'avoir l'honneur de représenter devant vous... » Or, on ne peut représenter à la Comédie-Française que les pièces reçues par le Comité de lecture, réorganisé suivant le décret du 3 juin 1910. Il importe donc de réglementer au plus tôt les conditions dans lesquelles la Comédie-Française aura loisir de prêter son théâtre, son personnel et ses artistes aux organisateurs des œuvres de bienfaisance. On agirait sagement, à mon avis, en exigeant pour toutes les pièces inscrites au programme la réception par le Comité de lecture; le public et les artistes y trouveraient chacun leur avantage : les pièces resteraient au répertoire et les comédiens n'auraient pas sacrifié de longues heures à la préparation de spectacles sans lendemain, au détriment du service régulier de la Maison.

Jeudi, la matinée Shakespeare-Cervantes a été donnée avec un programme conforme à celui du 18 mai. Après les réitations et lectures, M. Emile Boutroux a redit son allocution qui m'a paru un peu plus intéressante, grâce à quelques additions et modifications, bien que M. Boutroux soit encore resté en marge du véritable sujet à traiter, multipliant ce que mon respect pour l'Académie française m'oblige à appeler les « idées générales ». Cette fois il a consacré quelques mots aux interprètes d'Hamlet et d'Othello, mais il n'a nommé ni Talma, ni Mounet-Sully; en revanche il a rendu justice à l'essai tenté il y a quelques années par Camille de Sainte-Croix.

A la suite du fragment de *Macbeth* joué par Paul Mounet et Mme Bartet, la représentation du 4^e tableau de *Shylock* a fait acclamer et rappeler de nombreuses fois de Max, Mme Lara et leurs camarades; l'ensemble est vraiment admirable.

J'insiste davantage sur *Hamlet*, dont je vous ai à peine parlé la semaine dernière. L'indication de l'affiche n'est pas rigoureusement exacte, car on a coupé la partie la plus importante du 7^e tableau. Voici les fragments représentés : le 6^e tableau (qui renferme le monologue « *Etre ou n'être pas* ») et la scène avec Ophélie « *Entre dans un couvent* »; ce tableau est relié au 7^e sans changement de décor et même sans interruption, bien que le 7^e tableau fasse partie de l'acte suivant (le 3^e). Quand Hamlet a répondu au roi se flattant de garder en lui son dessein : « ... Mais je vois un ange qui le voit ! », il appelle

« Horatio » et lui sa place le début de la scène entre Hamlet et son ami, après la sortie du comédien; puis, sautant brusquement par-dessus tout ce qui a trait au meurtre de Gonzague, nous arrivons à la rentrée de Rosencrantz afin de ne point perdre le couplet sur la fuite. Des ce moment le tableau s'achève normalement, suivi du 8^e (l'oratoire) et du 9^e (la chambre de la reine), joués suivant la mise en scène ordinaire, sans, pourtant, une très fâcheuse innovation. Au 9^e tableau on a supprimé l'apparition du spectre! C'est d'abord s'insurger contre la volonté de l'auteur, je ne dis pas seulement des adaptateurs Alexandre Dumas et Paul Meurice qui ont écrit : *Le spectre du père d'Hamlet APPARAÎT visible pour Hamlet seul* (c'est-à-dire invisible pour la reine), mais aussi de Shakespeare lui-même qui a noté dans son texte l'entrée et la sortie du fantôme. Au point de vue purement symbolique, il est utile de nous montrer la reine aveuglée par sa passion, souillée par son crime, incapable de voir ce que voient les consciences pures. Si nous nous en tenons à la matérialité des faits, soyons au moins logiques : Hamlet, halluciné, voyant seul le spectre, invisible pour le public, devra seul l'entendre aussi. Puisque vous nous faites entendre la voix du spectre, vous n'avez point de raison vous autorisant à cacher son fantôme à notre vue.

Albert Lambert fils, élégant et fongueux Hamlet, a obtenu sa bonne part de bravos

Emile Mas.

Faits divers

PARIS

Encore un cambriolage

Deux cambrioleurs ont pénétré, la nuit dernière, dans l'hôtel de Mme de Vilmorin, 66, rue Boissière, et ont fait main basse sur des bijoux et des objets de valeur.

Dérangés par un valet de chambre, ils ont pris la fuite, mais l'un d'eux a pu être capturé et envoyé au Dépôt. C'est un ancien domestique de Mme de Vilmorin, nommé Eugène Vitar, âgé de dix-neuf ans.

Son complice est activement recherché.

Mort subite

Dans l'après-midi d'hier, vers 4 heures, un homme paraissant âgé d'une cinquantaine d'années, très correctement vêtu, s'est affaissé soudain au moment où il passait en face du numéro 41 de la rue de Meaux.

Transporté dans une pharmacie, le malheureux y a succombé, et son identité n'ayant pu être établie il a été transporté à la Morgue par les soins de M. Lalaut, commissaire de police du quartier du Combat.

DÉPARTEMENTS

Scène tragique dans un café

Tours. — Un drame s'est produit dans un café de Saint-Avertin, où s'étaient réfugiés deux jeunes malfaiteurs évadés le 28 mai de la prison de Tours. Cernés par les gendarmes, ces malfaiteurs, âgés de dix-neuf et dix-huit ans, ont fait usage des armes qu'ils portaient sur eux. Le gendarme Painaut a été tué à coups de revolver. L'un des prisonniers évadés a été blessé à mort; l'autre, légèrement blessé, a été arrêté.

Nous ne céderons pas, car le droit et la justice sont avec nous.

— Lutter et mourir, se marier et ne jamais divorcer, répliqua Didier; ma chère, vous êtes une obsédée. Je veux bien mourir, mais le plus tard possible, si vous le voulez bien. Pour le divorce, je cède, et nous n'en parlerons plus jamais.

— Vous comblez mes vœux, répondit Clotilde avec émotion; la guerre, qui sépare tant de couples unis, nous rapproche. Merci, Didier.

— Ma chère, répliqua gaillardement le mari, la reine des fleurs rallie tous les suffrages, et vous êtes de Provins, la patrie des roses.

— Pharmaceutiques... Je soignerai votre cœur, qui a peut-être quelque blessure à panser, fit Clotilde avec malice.

— Mon cœur n'a jamais cessé de vous appartenir, répliqua Didier. Il avait peut-être envie de plaire, et il n'y avait dans le château et ses dépendances qu'une femme valant la peine d'être séduite, la sienne, enfin Clotilde Durand de Bland.

CHAPITRE XVI

— La guerre ne durera pas, heureusement, assurait Didier chaque jour, c'est une saison de bains de mer gâchée, rien de plus.

Il tint ce propos quand le garde Jules Miret, le remplaçant d'Alcide, annonça son départ pour l'armée à Mme Durand de Bland, il le répéta lorsque l'ouvrier agricole, son remplaçant, s'excusa de quitter la maison pour la même raison. Le conflit européen rendait bien difficiles à Bland le jardinage et l'existence des animaux des communs.

La femme de chambre et la cuisinière, deux paysannes, se multipliaient dans le potager et aux étables et le maître de la maison donna matin et soir leur ration d'avoine aux deux chevaux de l'écurie. Il est vrai que, bientôt réquisitionnés par l'autorité militaire, leur départ au front délivra le palefrenier d'occasion d'une besogne où il n'excel-
L'antamiento de Madrid

THÉÂTRES

La clôture de l'Opéra. — C'est par la représentation de demain, *Thaïs*, que l'Académie Nationale clôture la saison d'hiver. M. Jacques Rouché en rouvrira les portes à l'automne, lorsqu'une série de réparations indispensables auront été effectuées.

Au théâtre du Palais-Royal. — *Le Petit Café* ne sera joué que jusqu'à dimanche 28 courant, en matinée et en soirée. Lundi, à 9 h. 30, répétition pour la presse du *Veilleur de nuit*, comédie en trois actes de M. Sacha Guitry, interprétée par l'auteur, Charlotte Lysès, Jeanne Hennou, et M. Duquenne. (On commencera par *Chez les Benoit*, un acte de M. Albert Willemetz.)

Au Grand-Guignol. — Le Grand-Guignol donnera ce soir, à 8 h. 40, la première du *Château de la mort lente*, drame de MM. André de Lorde et Henri Bachelu, et de trois comédies : *Le Bout du nez*, de M. Robert Francheville; *Bon souper, bon gîte*, de M. Charles Bys; *L'Anniversaire*, de MM. Fred Holland et Henri Mahen. Demain, matinée, répétition générale pour la presse le mercredi 31 mai.

Bienfaisance et solidarité. — Demain 28 mai, les Concerts-Colonne-Lamoureux donneront, à 9 heures, à la salle Gaveau, un festival au bénéfice du Cercle National pour le Soldat de Paris, sous le haut patronage de M. le président de la République. Le programme comprendra une allocution du général Mallette, des œuvres d'Albéric Magnard et de Enrique Granados. Le concert sera dirigé par MM. Gabriel Pierné et Camille Chevillard.

SAMEDI 27 MAI

Opéra. — Dimanche, *Thaïs*.
Comédie-Française. — A 8 h. 30, *Le Marquis de Priola*.
Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Aphrodite*.
Odéon. — A 8 heures, *Zaire*, les *Plaideurs*. A 8 heures, *Tricorne* et *Carotet*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, première (reprise) de *Papillon* dit *Lyonnais la Juste*.
Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*
Apollo. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Patash et Perlmutter*.
Capucines (tél. 456-40). — Réouverture en septembre.
Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée sam. et dim., 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la Mort lente*.
Gymnase. — Samedi et dimanche (matinée), *le Rubicon* (dérailées). Mardi soir, répétition générale de *la Charrette anglaise*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café* (dernière de demain soir).
Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zaza*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*. Mardi, l'*Ébène* du *Libre Échange*.
Trionon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Cloches de Corneville*.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.
Vandœuvre. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. et soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Carlson et ses Sauteuses*; *Marcelle Yrven* et sa troupe, *Ving* réclames et attractions.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 30, *les Mariés d'un jour* (l'histoire est prête, le Général Gouraud passe en revue les troupes russes). Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléphone : Mardet 18-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Cinéma-Palace. — Télégraphie sans fil, *L'Homme n'est pas parfait* (comédie), *Rigadin s'échappe* (belle Prince), *Actualités militaires*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — S. O. S., *Télégraphie sans fil*, *le Capitaine Courtisane*, *Harem algérien*.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 40

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 27 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XV

Pour Didier, extrêmement attaché au « modernisme », la guerre était une aventure d'autrefois; il trouvait très intelligent de ne croire qu'à la fortune et aux microbes.

Ne rions pas encore de son opinion, laissons aux événements le soin de lui infliger quelques formels démentis.

Nous n'aurons même pas besoin d'appeler le vieux Temps à l'aide, car à peine Monette et Didier furent-ils rendus à Bland qu'une affiche blanche imprimée en lettres visibles fut collée à la façade de toutes les mairies de France.

La guerre était déclarée par l'Allemagne à la France, et tous les jeunes hommes de l'active et de la réserve de l'active étaient appelés sous les drapeaux.

— Père, tu vois, Gaspard avait raison, fit Monette à Didier, quand la voix du tocsin sonna lourdement et longuement dans la campagne.

— Bah ! c'est là un essai d'intimidation tenté par nos ennemis, fit M. Durand de Bland; l'ordre sera bien vite rétabli.

— L'honneur de la France est engagé dans cette lutte, assura Clotilde. Nous aurons à combattre jusqu'à la victoire. Lutter et mourir, c'est la vic-

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. William Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France, qui vient d'être assez sérieusement souffrant, est à présent en convalescence.

INFORMATIONS

— Notre excellent collaborateur et ami René Bierre, chef des Informations d'Excelsior, au front depuis le début de la guerre, vient d'être promu lieutenant, pour sa belle conduite à Verdun.

NAISSANCES

— La baronne d'Aligny, née de Patieu, a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom d'Amélie.

— Mme Albéric Parent, fille du capitaine Rivière, rapporteur près le conseil de guerre de Paris, et femme du lieutenant Parent, est mère d'une fille : Christiane.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Pierre Bonnier, avocat à la Cour d'appel de Paris, frère de M. Gaston Bonnier, membre de l'Institut, décédé à Villefranche-sur-Mer.

De général anglais Morris, décédé à Amiens, des suites de blessures causées par un accident d'automobile.

De lieutenant aviateur Bernard de Cuvill, fils du vicomte Albert de Cuvill, mort pour la France à Avocourt, le 20 mai.

De lieutenant-colonel Charles Tonnelle, commandant le 13^e régiment d'infanterie sur le front, mort pour la France le 13 mai des suites de ses blessures, âgé de cinquante-trois ans.

De M. Fauve de Jougues, décédé à Nice, âgé de quarante-deux ans, fils du capitaine de vaisseau et neveu de l'amiral décédé.

De capitaine d'infanterie Pablogue, mort pour la France le 4 mai, cité trois fois à l'ordre du jour, chevalier de la Légion d'honneur.

De Mme veuve de Neuville La Feuillade, mère de notre collaborateur, Mme veuve Saint, née Marie de Neuville La Feuillade.

De docteur Debout d'Estérel, officier de la Légion d'honneur, médecin principal des eaux de Contrexéville, décédé à Nice.

De M. Jordan Pietri, conseiller khédivial honoraire au Caire, ancien directeur du contentieux de l'Etat égyptien, chevalier de la Légion d'honneur, beau-frère de M. Antoine Gavini, décédé à Sète (Hérault).

De Mme veuve Clotilde Julien de Lavarenne, née Petitjean, décédée à quatre-vingt-trois ans, mère de Mme Berthe Julien de Lavarenne, religieuse du Sacré-Cœur, et du colonel Julien de Lavarenne.

De M. Sylvain Poirier, constructeur, officier de la Légion d'honneur, décédé 80, boulevard Raspail.

De M. Auguste Lulom, docteur en médecine.

DANS LA MARINE

Promotions dans le corps des officiers de marine. — Sont promus : au grade de capitaine de vaisseau, les capitaines de frégate de Stabenrath, Tapissier, Viollet ; au grade de capitaine de frégate, les lieutenants de vaisseau Pellu, Roulier, Lure, Guy ; au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Le Terrier, Beaumont, Michel, Thierry d'Argentan, Passerat de Silans, Planchon.

Promotions dans le corps des officiers mécaniciens. — Sont promus : au grade de mécanicien en chef, M. Bober ; au grade de mécanicien principal de 1^{re} classe, MM. Maunel et Guenet ; au grade de mécanicien principal de 2^e classe, les premiers maîtres Joubert et Caloch.

Promotions. — Sont promus dans la 1^{re} section (activité) du cadre des officiers généraux du génie maritime : au grade d'ingénieur de 1^{re} classe, M. Gaudy ; au grade d'ingénieur principal de 2^e classe, M. Maugan ; l'ingénieur général de 1^{re} classe du génie maritime Louis est nommé aux fonctions d'inspecteur général des constructions navales ; au grade d'ingénieur en chef de 1^{re} classe, M. Royer ; au grade d'ingénieur en chef de 2^e classe, M. Coling ; au grade d'ingénieur principal, M. Metzner.

DIVORCE

à FORFAIT avec FACILITES de PAIEMENT, France et Etranger (même par correspondance), par Avocat spécial (30^e années). — Réhabilitation à l'issue de tous. VASSEUR 22, Rue de Valenciennes (à l'angle de la Tour St-Jacques). Consultation au tarif 5 fr.

LES SPORTS

CYCLISME

Paris-Limours et retour (50 kil.). — Demain dimanche se disputera une des plus importantes épreuves cyclistes de Préparation militaire de 1916, la classique course Paris-Limours et retour (Grand Prix Elims Pierre) organisée par la Société des Courses. Vingt prix, offerts par Elims Pierre, organisateur de l'épreuve, récompenseront les vingt premiers classés.

L'U.V.F. à Lyon. — L'U.V.F. organise pour demain dimanche, au Velodrome Tête-d'Or, à Lyon, son quatrième gala sportif, au bénéfice des prisonniers de guerre. Les meilleurs coureurs parisiens et régionaux prendront part aux épreuves : course de vitesse par invitation, handicap et course à l'américaine de 50 kilomètres.

Les Andax cyclistes. — Demain, à 4 heures, départ, à la Porte-Doree, de la sortie officielle des 200 kilomètres ; retour le soir, vers 7 h. 30, à la Porte-Maillet (cité du Rond-Point).

Montgeron-Melon et retour. — A 9 heures, demain matin, à la sortie de Villeneuve-Saint-Georges, départ de la course de 50 kilomètres organisée par la Fédération Cycliste et Athlétique Française.

FOOTBALL ASSOCIATION

Pour la Coupe Nationale. — Au vélodrome du Parc des Princes, l'A.S. Française rencontrera demain, à 3 h. 30, le C.A.S. Général. Belle rencontre en perspective.

La clôture au C.S.P. — Après une brillante saison de football association, le Cercle Sportif Parisien a décidé de dégonfler ses ballons ronds, pour ne reprendre l'entraînement qu'en octobre prochain.

La Bourse de Paris

DU 26 MAI 1916

En dépit des réalisations qui se poursuivent dans un certain nombre de compartiments, l'orientation générale du marché reste satisfaisante. Du côté des rentes, notions une nouvelle amélioration du 3 0/0 à 82.75. Le 5 0/0 reste soutenu à 88.10, le 3 1/2 0/0 à 90.40. Aux fonds étrangers, l'Extérieure Espagnole reprend sa marche ascensionnelle à 92.05. Russe 1908 bien tenu à 78.15.

Peu ou pas de transactions en Etablissements de crédit. On a traité la Banque de France à 4.855 et le Crédit Lyonnais à terme à 4.180.

Parmi nos grands Chemins, nous retrouvons le P.-L.-M. à 1.055, le Midi à 953. Aux lignes Espagnoles, la fermière domine sur le Nord de l'Espagne à 145 et sur le Saragosse à 422.50.

Courrières irrégulières. Au comptant, le Rio, coupure de 5, a valu 1.780 ; à terme, le Bolca s'inscrit à 922.

COURS DES CHANGES

London, 26.22 ; Suisse, 119 1/2 ; Amsterdam, 245 1/2 ; Pétersbourg, 122 ; New-York, 502 1/2 ; Italie, 93 ; Barcelone, 290 1/2.

Le gérant : VICTOR LAVERGNET.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

LITERIE

Mateles et tous objets de literie fabriqués en kapoc sont le meilleur marché. Envoi tarif et échantillon. Eco s^e demande. GOBINET, Industriel, Gradignan (Gironde).

LOCATION de MEUBLES pour toute la France. Etabliss. JANIAUD jeune, 61, rue Richerbourg, Paris.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

Arthritiques

Diabétiques

Hépatiques

VICHY
CELESTINS

ELIMINE L'ACIDE URIQUE

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations directes entre Paris-Quai d'Orsay, La Bourboule, le Mont-Dore et Saint-Nectaire.

Afin de faciliter pendant la saison thermale les relations entre Paris-Quai d'Orsay, La Bourboule, le Mont-Dore et Saint-Nectaire, la Compagnie d'Orléans rétablira à partir du 3 juin 1916 (premier départ de Paris pour le Mont-Dore 2 juin) son service de trains express de jour et de nuit, qui assurera dans des conditions satisfaisantes de rapidité et de confort les déplacements pour les stations du Puy-de-Dôme désignées ci-dessous.

Des services automobiles entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire assureront la correspondance des trains express de jour et de nuit à partir du 15 juin.

A l'aller, départ de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 27 et 19 h. 05 ; arrivée à La Bourboule à 18 h. 15 et 6 h. 41, au Mont-Dore à 18 h. 34 et 6 h. 30, à Saint-Nectaire à 19 h. 45 et 8 h. 45.

Au retour, départ de Saint-Nectaire à 8 heures et 17 h. 45, du Mont-Dore à 9 h. 43 et 20 h. 42, de La Bourboule à 10 h. 01 et 21 h. 01 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 12 et 6 h. 22.

Véhicules directs de toutes classes dans les deux sens entre Paris-Quai d'Orsay et le Mont-Dore ; lits-touilles et compartiments-couchettes aux trains de nuit.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

BILLETS DE BAINS DE MER

Des billets d'aller et retour à prix réduits dits de Bains de Mer sont délivrés actuellement dans toutes les gares du réseau de l'Etat.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été sont les suivantes :

Sur l'ensemble du réseau, des billets de toutes classes valables pendant trente-trois jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de trente jours moyennant un supplément de 40 % par période.

Sur les lignes du sud-ouest, des billets à validité réduite :

1^{re} Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2^e Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié.

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables suivant le cas trois jours, quatre jours ou dix jours.

— Je l'espère bien, répliqua Clotilde non sans hauteur, il n'est justement pas nécessaire d'en avoir pour faire son devoir. Le sens commun n'a rien à voir avec l'héroïsme vers lequel chacun s'efforce aujourd'hui. Corneille vaincra Racine.

— Si vous aviez un fils tué à l'ennemi, vous seriez désespérée et vous ne diriez pas : « Je l'ai donné à sa patrie », vous crieriez : « On a assassiné mon enfant ». Vous ne seriez nullement corneillienne.

— Je m'efforcerais cependant de rester digne et courageuse devant la douleur, vous pouvez le croire, vous qui désirez vous battre pour votre pays ; la France a besoin de hommes intentions, elles précèdent souvent les actes héroïques.

Didier haïlle, puis regarde les étoiles.

— Mon été est tout de même gâté, dit-il, j'en suis fâché.

Le regret du voyage charmant qu'il avait projeté avec Monette lui venait très âpre pendant ce grave entretien avec Clotilde. Il ajouta :

— Vous élèvez mes pensées jusqu'aux circonstances, elles sont beaucoup plus terre-à-terre. Vous sacrifiez ainsi à l'art d'accommoder les réalités cher aux ménagères. Je trouve le temps long, en pleine campagne et je me sens plein d'ardeur pour la bataille qui est, somme toute, le dernier sport mis à la mode.

Monette, à la recherche de ses parents, vint alors prendre part à leur conversation et Didier, heureux de la diversion qu'elle apportait par sa présence, s'empara de son bras.

— Comment n'es-tu pas infirmière ? lui dit-il ; dans les journaux il est sans cesse question des dames de la Croix-Rouge, on publie leur portrait. L'ambulance est le cri de la saison, on la portera dans toutes les maisons chic.

— J'ai pris quelques dispositions avec l'abbé Joachim pour recueillir des réfugiés à Bland ; à défaut de blessés, dit Clotilde, j'organiserai pour

eux des chambres au premier étage. Peut-être qu'un malade, un éclopé, un egare, viendra aussi frapper à notre porte. Tout sera prêt pour le recevoir et le reconforter.

Didier et Monette comme deux enfants terribles, battirent des mains à cette perspective. Ils étaient pleins de joie et firent fête à ce projet comme s'il était un jeu de variances. Le lendemain ils se montrèrent pleins d'ardeur pour l'emménagement et s'y employèrent avec un réel courage.

Tous les habitants du Bland travaillèrent à transformer en chambres sanitaires quelques pièces inhabitées de la vaste demeure provinciale.

Ensuite Clotilde s'occupa d'accumuler des provisions dans les armoires de l'office.

— Car nous aurons à nourrir ceux que le Ciel nous enverra, dit-elle.

Il faudrait ici, pour partager les soins de la belle châtelaine, entrer dans des détails d'épicerie assez vulgaires, peser les kilos de sucre, de café, de chocolat, de légumes secs, de pâtes, de riz, compter les boîtes de conserves, bref tenir une liste de tous les produits que peut emmagasiner une maîtresse de maison prévoyante.

En attendant d'être utilisés et d'ajouter le vivre au couvert des protégés encore inconnus, ces provisions firent l'amusement de Didier et de Monette pendant plusieurs jours.

Ce fut une occupation favorite, l'objet d'allées et venues à Provins qui rappelaient à nos transfuges de l'existence parisienne les exercices de la vie mondaine.

Lorsque tous ces préparatifs furent achevés, l'abbé Joachim fut appelé à les voir et à les approuver.

Le prêtre fit à Bland une courte visite, car il n'acceptait plus d'invitations.

— Je suis occupé, disait-il modestement à ses hôtes d'avant la guerre ; j'ai de jeunes collègues dans les environs, ils sont mobilisés, et Monsei-

gneur m'a prié de desservir de mon mieux quelques paroisses voisines. Je dis une messe tantôt ici, tantôt là, et j'ai parfois quelques kilomètres à parcourir avant d'arriver aux églises où j'officie.

— Pauvre monsieur le curé, soupira Monette ; vous devez être bien fatigué !

Elle s'attendrissait volontiers depuis qu'elle était en mesure d'adoucir quelques peines.

L'abbé Joachim, qui avait tant aimé la bonne chère et toutes ses aises, protesta avec vivacité. Il ne voulait pas être plaint.

— Je ne regrette pas d'avoir les charges d'élargir mon ministère. Si je geignais pour un peu de dérangements, que faudrait-il donc dire de ceux qui, en ce moment, se battent et meurent pour la France ! Et puis, ce régime me convient à merveille ; jamais je ne me suis aussi bien porté, je diminue. C'est excellent pour ma santé.

Le visage de l'abbé démentait ses propos, car non seulement il avait maigri, mais encore il perdait sa bonne mine. Il était fatigué et cela était visible.

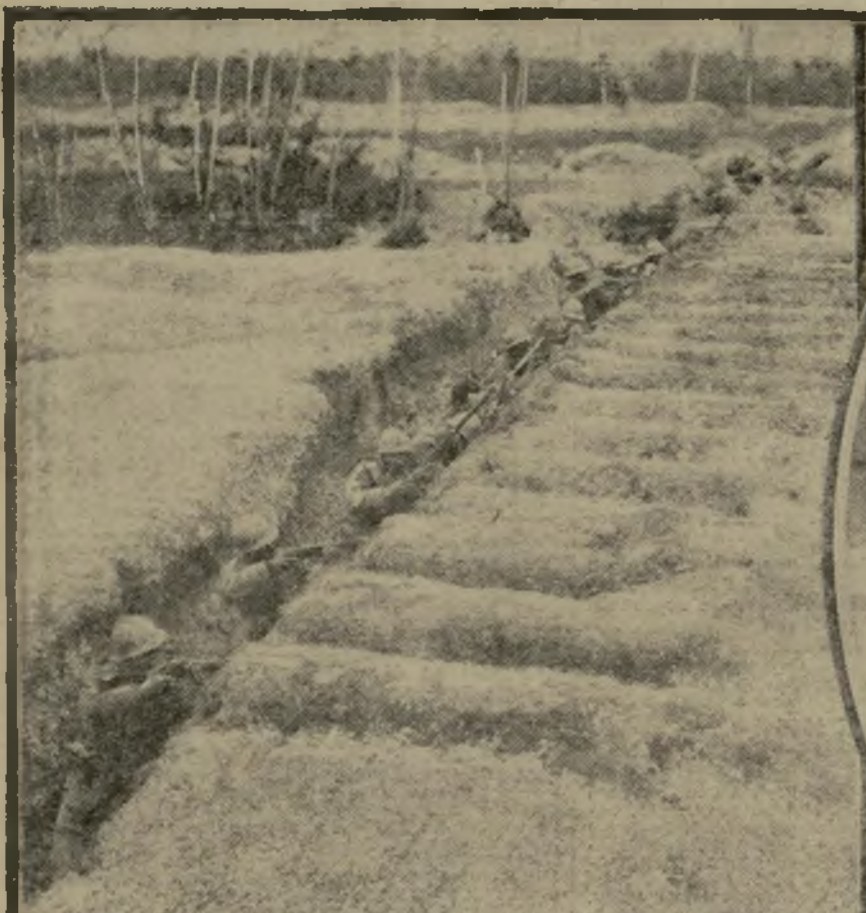
Mais quel homme, quelle femme, ne changeait pas au moins de figure depuis la guerre ? Tous les habitants de Bland prenaient un nouvel aspect et un autre caractère.

Didier le sceptique, le blagueur, abandonnait peu à peu le ton de persiflage qu'il affectionnait autrefois avec sa femme.

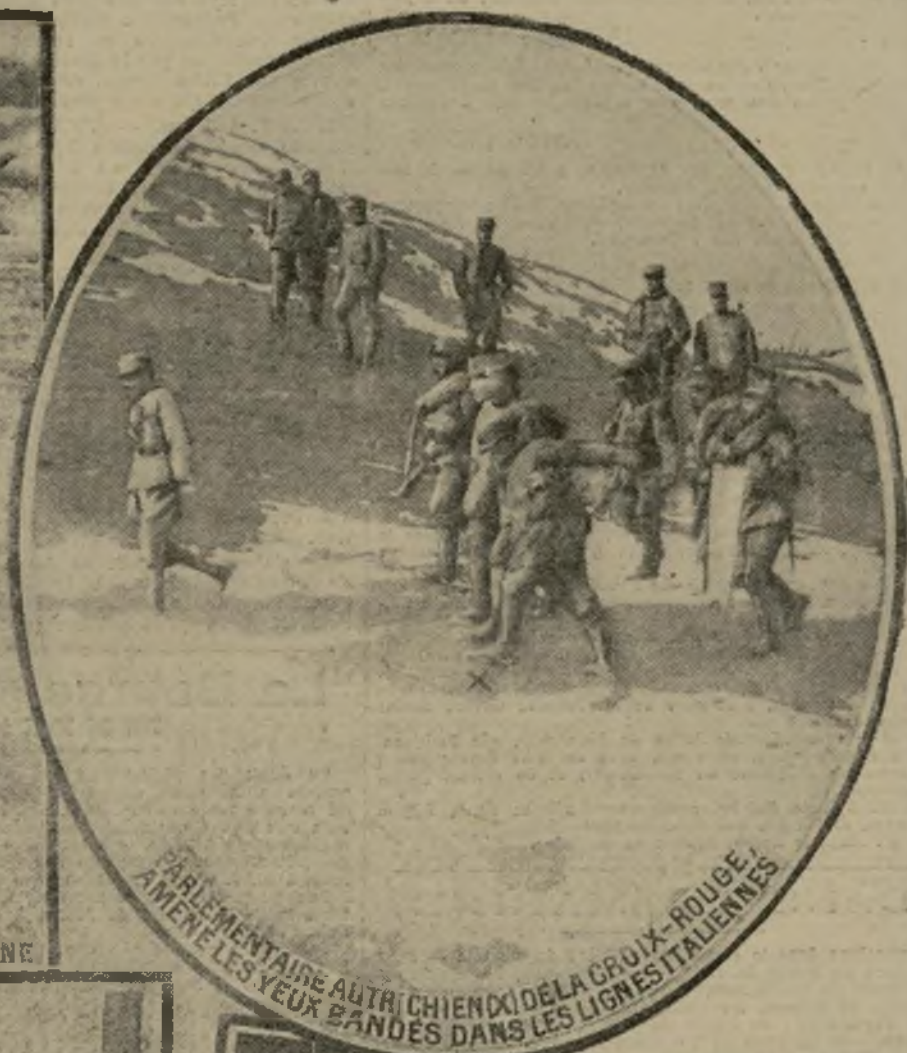
— Vous aviez raison contre moi, lui dit-il un jour. Vous agissiez sagement en refusant de divorcer. Le mariage est un acte tout à fait selon la nature ; il nous indique un devoir très agréable à remplir. Je ne vous ai pas aimée comme vous le méritiez, Clotilde, j'ai confondu ennui avec obligation ; j'ai eu tort. Pardonnez-moi mes méchancetés d'autrefois.

(A suivre.)

Les Italiens endiguent l'attaque autrichienne



SOLDATS ITALIENS COIFFÉS DU CASQUE EN PREMIÈRE LIGNE



PARLEMENTAIRE AUTRICHIEN DE LA CROIX-ROUGE
AMÈNE LES YEUX BANDÉS DANS LES LIGNES ITALIENNES



PONT DE BATEAUX SUR L'ISONZO



UN CANON DE 149 EN POSITION



UNE PIÈCE DISSIMULÉE



ARTILLEURS HISSANT UN CANON

Les Italiens se sont tenu parole. Ils avaient dit que leur recul, sous la pression autrichienne, serait bien vite suivi d'actions où ils porteraient à l'ennemi des coups au moins aussi sévères. C'est fait : les Autrichiens sont maintenus. Non seulement aucune nouvelle position n'a été prise par eux, mais encore nos alliés ont pris une heureuse contre-offensive au col de Buale.